LA
FILLE DE L'EXILÉ,
OU
HUIT MOIS EN DEUX HEURES,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS PARTIES,

PAR R.-C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 13 Mars 1819.

Musique de M. ALEXANDRE; Ballets de M. LEFEBVRE.

SECONDE ÉDITION.

Prix : 75 cent.



PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

1819.



PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CZAR	M. *Ferdinand.*
LE GRAND MARÉCHAL de la Cour.	M. *Lequien.*
Le Comte STANISLAS POTOSKI, exilé	M. *Reynaud.*
PHÉDORA, son épouse, aveugle.	M[lle]. *Rouzé-Bourgeois.*
ELISABETH, leur fille, âgée de 16 ans	M[lle] *Adèle Dupuis.*
MARIE, nourrice d'Elisabeth	M[me] *Clément.*
MICHEL, fils de Marie, courrier du Gouvernement	M. *Grévin.*
IVAN, jadis boyard et maintenant batelier	M. *Marty.*
ALTERKAN, Tartares	M. *Michelan.*
OURZAK, Tartares	M. *Héret.*
ANDRÉ, jeune paysan	M. *Victor.*
KISOLOFF, aubergiste, vieil avare.	M. *Duménis.*
NIZA, sa femme	M[lle] *Emilie Hugens.*

Un Officier russe.
Une Sentinelle.
Seigneurs et Dames russes.
Soldats russes.
Troupes de Tartares.
Paysans russes.
Peuples de Russie, Kamtchadals, Samoïedes, Kourils, Ostiakes, etc.

La première partie se passe en Sibérie; la seconde, à moitié chemin de Tobolsk à Pétersbourg, sur le bord de la Kama; et la troisième, à Moscou.

Vu au Ministère de la Police générale du Royaume, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 4 Novembre 1818.

Le Maître des Requêtes, Secrétaire général,

MIRBEL.

LA FILLE DE L'EXILÉ,

OU

HUIT MOIS EN DEUX HEURES,

Mélodrame historique en trois parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente l'habitation de Potoski. C'est une cabane fermée de tous côtés, construite avec des rouleaux de sapins et couverte en paille ; elle est noire, enfumée et presque souterraine. A gauche, une porte élevée de quatre à cinq pieds, à laquelle on arrive par un petit escalier.

SCÈNE PREMIÈRE (1).

ANDRÉ, MARIE.

(*Au lever du rideau, André et Marie sont occupés à mettre le couvert.*)

ANDRÉ, *à Marie, qui paraît agitée et va écouter de tems en tems auprès de la porte de droite.*

Qu'avez-vous donc, bonne Marie ?

MARIE.

Ma pauvre maîtresse se désole, elle est inquiète de ne pas voir revenir M. le Comte et sa chère Elisabeth. Elle tremble qu'il ne leur soit arrivé quelqu'accident.

ANDRÉ.

A dire vrai, je commence à le craindre aussi, car cette jeune personne ne connaît aucun danger. Il faut la voir franchir un torrent ! elle gravit les rocs les plus escarpés, comme je le ferais moi-même.

MARIE.

Ah ! ne m'en parle pas. Sa pauvre mère et moi n'avons pas une goutte de sang dans les veines quand elle nous fait le détail de ses imprudences.

ANDRÉ.

Certes, en la voyant si jeune, en voyant ses formes dé-

---

(1) Toutes les indications de *droite* et de *gauche* que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre.

Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

licates, on n'imaginerait jamais qu'elle fut en état de supporter de pareilles fatigues.

MARIE.

Ce qui paraît le plus étonnant, c'est qu'elle joint à ce courage, à cette énergie, une douceur inaltérable, une patience à toute épreuve, une ame aimante, sensible, et la candeur d'un ange. Oh! ce n'est point parce que je l'ai nourrie, cette chère enfant, mais, vrai! je l'aime autant que mon fils, mon pauvre Michel, que probablement je ne reverrai jamais.

PHÉDORA, *en dehors à droite.*

Eh bien, Marie, viennent-ils?

MARIE, *à André.*

Je m'oublie.... André, va, monte sur le rocher qui domine cette cabane, et regarde au loin si tu les découvriras.

ANDRÉ.

Oui, bonne Marie, j'y vais. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MARIE, PHÉDORA.

PHÉDORA, *sortant d'une chambre à droite. Elle est aveugle et marche avec peine.*

Tu ne me réponds pas, Marie... et cela double mon inquiétude.

MARIE.

Pardon, Madame la Comtesse, je causais avec André. Nous faisions l'éloge de l'aimable Elisabeth.

PHÉDORA.

Quelle mère pourrait ne pas t'excuser en faveur d'un semblable motif? mais ils ne reviennent point, Marie... où donc sont-ils allés?

MARIE.

Un peu loin, Madame; sur les rochers qui bordent l'Irtysz, pour chasser des zibelines, dont mademoiselle a remarqué la trace ces jours derniers.

PHÉDORA.

Ah! si j'avais pu prévoir les vives alarmes auxquelles mon cœur est en proie chaque fois qu'Elisabeth accompagne son père à la chasse, je n'aurais point favorisé le goût qu'elle montre depuis quelques années pour cet exercice périlleux.

MARIE.

Si vous ne l'avez point combattu, Madame, c'était dans une excellente intention. Vous n'ignoriez pas que M. le

Comte s'était exposé plusieurs fois, qu'il avait couru de grands dangers; et vous avez dû penser que la présence de sa fille unique et bien aimée, le rendrait plus prudent.

PHÉDORA.

Avant que l'excessive rigueur du climat m'eût privée de l'usage de la vue, je m'occupais en leur absence; je pouvais me distraire. Quand l'heure du retour approchait, j'allais au-devant d'eux; je gravissais jusqu'à la cime de la montagne voisine pour les revoir plutôt. Dès que j'avais pu les découvrir au loin, mon cœur palpitait d'espérance et de joie dans l'attente de notre réunion. Aujourd'hui, non-seulement ce plaisir m'est ravi, mais je ne m'abuse pas; je me sens affaiblir...... Si quelqu'événement lui enlevait son père, que deviendrait ma chère Elisabeth?

MARIE.

Ces malheurs sont trop éloignés pour en prévoir les suites, Madame. Avant qu'ils viennent frapper votre fille, nous serons rendus à notre pays; j'embrasserai mon fils, mon bon Michel; vous aurez recouvré vos honneurs, vos richesses.

PHÉDORA.

Tous les jours tu me flattes de cet espoir.

MARIE.

Il se réalisera, Madame; votre innocence sera reconnue. Oui, si j'en crois mes pressentimens, bientôt nous aurons quitté la terre d'exil.

PHÉDORA.

Il y a seize ans que nous l'habitons.... Non, Marie, c'est ici que se doit terminer notre vie.

SCENE III.

ANDRÉ, PHÉDORA, MARIE.

ANDRÉ, *descendant rapidement l'escalier.*

Rassurez-vous, madame la Comtesse.... ils me suivent.

PHÉDORA.

Merci, bon André.

SCÈNE IV.

ANDRÉ, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH, MARIE.

ÉLISABETH *arrive la première et court embrasser sa mère.*

Bon jour, ma bonne mère.

PHÉDORA, *la tenant embrassée, et avec le ton d'un doux reproche.*

Te voilà donc enfin!

ÉLISABETH, *à Potoski.*

Vois-tu, bon ami, je savais bien que nous serions grondés. (*Elle donne son fusil à André.*) Nous rentrons aujourd'hui bien plus tard que de coutume.

PHÉDORA.

Jamais le tems ne me parut aussi long.

POTOSKI, *donnant son sac à Marie.*

Tiens, Marie.

ÉLISABETH.

Mais aussi nous avons fait une excellente chasse.

PHÉDORA.

Et moi, j'ai eu bien de l'inquiétude.

POTOSKI.

Phédora, pourquoi t'affliger ainsi ?

PHÉDORA.

Je craignais pour tous deux.

POTOSKI.

Que peux-tu craindre? nous sommes bien armés; j'ai de la prudence.

PHÉDORA.

Je le sais, mon ami; mais le cœur d'une mère ne raisonne pas.

ÉLISABETH, *présentant deux sacs de chasse à sa mère.*

Tiens, touche cela. Ce sont nos sacs; ils sont pleins de gibier.

POTOSKI.

Oui. Encouragés par le succès, nous avons été plus loin que nous ne nous l'étions proposé. C'est aujourd'hui le seizième anniversaire de notre arrivée en ces lieux...

PHÉDORA.

Hélas!

ÉLISABETH, *à part.*

Le seizième !

POTOSKI.

Et de la naissance d'Élisabeth. Grâce à ta bonté, à tes soins généreux, cette époque est devenue un jour de fête pour les habitans de Saïmka. Ils ne manquent jamais de venir nous visiter; et, à moins que Straganoff, ce nouvel inspecteur que l'on dit si méchant, ne s'y oppose, ils seront fidèles à cet usage. Tu seras bien aise d'avoir quelque chose à leur offrir.

ÉLISABETH.

D'après cela, bonne mère, tu ne peux plus nous gronder.

PHÉDORA.

Assieds-toi donc, mon enfant; tu dois être excédée de fatigue.

ÉLISABETH.

Pas du tout.

MARIE.

C'est inconcevable !

ÉLISABETH.

Bon ami te dira que je marchais pour le moins aussi vite que lui. Il est vrai que je revenais auprès de toi. (*A part.*) Ah ! je dois le croire..... le ciel approuve mes projets, puisqu'il augmente chaque jour ma force. Quand donc m'offrira-t-il le moyen de les exécuter ?

PHÉDORA.

Allons, Marie, le couvert.

MARIE

Il est prêt, Madame.

ANDRÉ, *à Marie.*

Si mes services vous peuvent être agréables, disposez de moi.

MARIE.

Merci, mon garçon, à demain.

ANDRÉ, *à Marie.*

A demain! Oh ! je reviendrai bientôt avec la jeunesse du village, pour saluer cette famille infortunée. (*André salue et sort.*)

SCÈNE V.

MARIE, ÉLISABETH, POTOSKI, PHÉDORA.

(*On se met à table. Marie se place à quelque distance.*)

PHÉDORA.

Eh bien! Stanislas, n'as-tu rien appris aujourd'hui?

POTOSKI.

Nous avons vu de loin un courrier qui paraissait venir du côté de Tobolsk.

PHÉDORA.

Probablement encore quelqu'exilé que l'on nous envoie, et qui vient grossir le nombre des malheureux.

ÉLISABETH.

Il faut avoir été bien coupable pour mériter cette lente et douloureuse agonie.

PHÉDORA.

Bien coupable ! pas toujours, mon enfant. Ton père en est la preuve. Un ennemi personnel, un boyard, parvint à le faire exiler sans condamnation, sans avoir même été entendu. Ce qu'a fait le cruel Ivan, d'autres le feront encore. Malheureusement il faut par fois des victimes à ces hommes puissans que tourmentent la haine et l'ambition. Ils par-

viennent à abuser le souverain qui croit avoir frappé juste, quand il n'a fait que servir des intérêts particuliers.

ÉLISABETH.

Mais s'il a le droit de punir, tu m'as dit, bon ami, qu'il a celui de pardonner.

POTOSKI.

Oui, mais ce bienfait est nul pour l'infortuné qu'un arrêt de proscription condamne à gémir sur des rives lointaines... Sa voix ne peut se faire entendre.

PHÉDORA.

Espérons, Stanislas. Le tems, le plus inexorable des souverains, a aussi son droit de grâce, et c'est lui qui inspire souvent aux rois le noble usage qu'ils font du plus bel attribut de la souveraineté.

POTOSKI.

Qu'il est affreux d'être enseveli dans ces déserts, de se voir séparé de ceux que l'on aime!

MARIE, *à part.*

Ah! oui, quand reverrai-je mon cher enfant?

PHÉDORA, *à part.*

Hélas! je suis loin de m'abuser sur notre position; mais le bonheur de ceux qui m'entourent exige que je leur cache ma pensée. (*haut.*) Si tu te plains, Stanislas, que doivent dire ceux de tes compagnons d'infortune qui sont isolés, sans famille?

POTOSKI.

Moins à plaindre que moi, chère Phédora, ils n'ont à gémir que sur leurs propres douleurs. Quand leur pensée se porte sur les objets de leur affection, ils peuvent les croire, sinon heureux, du moins résignés et calmes au sein de l'opulence et de toutes les douceurs de la vie... Mais moi, que n'ai-je point à souffrir quand je songe que je suis l'artisan de vos maux? que cet amour qui t'a portée à me suivre, est devenu pour toi une source de calamités? le chagrin qui t'assiége, les infirmités qui t'accablent, tout cela n'est-il pas mon ouvrage? Sans moi, sans ton généreux dévouement, notre Elisabeth serait aujourd'hui l'un des principaux ornemens de la cour; ses douces vertus, ses qualités aimables feraient le bonheur d'un époux. Pauvre enfant! tes yeux se sont ouverts pour contempler la terre d'exil; qui sait si jamais ils reverront ta patrie?

(*On se lève de table.*)

PHÉDORA.

Pourquoi désespérer d'un meilleur avenir?

POTOSKI.

Tout moyen de correspondance ne m'est-il pas sévèrement interdit? quelle voix bienfaisante oserait s'élever en

ma faveur ? la vengeance et la haine nous ont plongés vivans au cercueil, et nous y resterons ignorés du monde entier. Un prodige pourrait seul nous en faire sortir.

ÉLISABETH.

Parmi les nombreux exilés qui gémissent sur ces bords comment ne s'en trouve-t-il pas un qui, se dévouant au salut de tous, ose franchir les obstacles pour aller mettre sous les yeux de l'Empereur le tableau de la misère de ces infortunés compagnons, et solliciter leur grâce avec la sienne.

POTOSKI.

L'honneur s'y oppose.

ELISABETH.

L'honneur !

POTOSKI.

C'est le seul bien qui nous reste; nous devons le conserver intact. Chacun de nous jure en arrivant ici de ne faire aucune tentative pour s'échapper, et de ne point dépasser, soit à la chasse, soit dans ses promenades, les limites qu'on lui prescrit. Il est probable que l'évasion dont tu parles n'aurait pas le succès que ton inexpérience en attend; il est certain, au contraire, qu'elle entraînerait des conséquences terribles pour ceux qui resteraient. Un exilé qui rompt son ban, encourt les peines les plus sévères.

ELISABETH.

Les femmes ne sont point soumises à cet engagement ?

POTOSKI.

Non; leur faiblesse rend cette précaution inutile.

ELISABETH.

Pourquoi donc une fille, une épouse courageuse ne tenterait-elle pas ce moyen hardi ?

POTOSKI.

Pourquoi ? Hélas ! ma fille, nous sommes à quatre mille verstes de Pétersbourg, environ neuf cents lieues d'Almagne.

ELISABETH.

Neuf cents lieues !

POTOSKI.

Deux mois suffisent à peine pour ce faire trajet en traînaux.

ELISABETH.

Et. . .à pied ?

POTOSKI.

Il est impossible. Des torrents écumeux, des montagnes de neige, des déserts remplis d'animaux féroces, des fleuves débordés, rendent cette route, sinon impraticable, du moins extrêmement dangereuse. Le voyageur court risque à chaque instant d'être écrasé par les avalanches,

de périr dans les flots, ou de s'égarer dans une forêt de quatre cents lieues qu'il faut traverser.

ÉLISABETH.

O mon Dieu ! comment surmonter tous ces obstacles ?

POTOSKI.

C'en est fait, hélas ! l'Europe est à jamais perdue pour nous... C'est aux confins de l'Asie, sur les bords glacés de l'Irtysz, que notre chère enfant doit demeurer orpheline. C'est là, mon Elisabeth, que seule, sans appui, sans autre protecteur que le ciel, tu creuseras la tombe de tes infortunés parens.

(On frappe en dehors à la porte de gauche.)

UNE VOIX.

Est-ce ici qu'habite l'exilé Potoski ?

MARIE.

Qu'entends-je ? cette voix m'a fait tressaillir !

POTOSKI.

Oui, entrez.

SCÈNE VI.

MICHEL, MARIE, POTOSKI, PHEDORA, ÉLISABETH.

MICHEL *ouvre et demeure sur la dernière marche de l'escalier.*

La voilà ! c'est ma mère !

MARIE.

Michel ! mon cher enfant !

(Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre.)

MICHEL.

Je te remercie, mon dieu ! tu m'as permis de revoir encore une fois ma mère !

MARIE.

M. le Comte ! madame la Comtesse ! c'est mon fils ! Par quel miracle ?

MICHEL.

Si c'en est un, ma mère, il est dû tout entier à l'amour filial... oui, c'est le cœur qui l'a inspiré. J'avais seize ans lorsque vous quittâtes Pétersbourg pour suivre vos excellens maîtres, et vous savez si je vous aimais ! après bien des démarches, je parvins à connaître le lieu de votre exil. Dès-lors, je travaillai sans relâche à me procurer le moyen de vous rejoindre ; je n'en trouvai pas d'autre que de m'attacher à l'intendance des postes. On éprouva mon zèle, ma fidélité dans des missions peu importantes, et je méritai la confiance de mes chefs. Il y a deux ans, je fus dirigé sur Tobolsk ; nous n'étions plus qu'à cent soixante lieues l'un de l'autre. Avec quelle impatience j'attendais le fortuné message qui devait nous rapprocher

tout-à-fait! Enfin il s'est offert. Sans en donner le motif, j'ai été assez heureux pour obtenir la préférence, et, jugez du bonheur que j'éprouve!... j'apporte aux exilés des secours qu'ils sollicitent depuis long-tems, et je presse sur mon cœur la plus tendre, la meilleure des mères!

POTOSKI *tendant la main à Michel.*

Mon ami, je vois avec plaisir que ton âme est également ouverte à deux sentimens nobles et généreux, la piété filiale et la compassion que l'on doit à l'infortune.

MICHEL.

Pardonnez-moi, M. le Comte; j'ai donné le premier moment à la nature. Je suis chargé par le Gouverneur de Tobolsk de vous remettre cinq cents roubles. Il vous invite à en user avec économie, car c'est, m'a-t-il-dit, tout ce qu'il vous sera permis de toucher de vos revenus d'ici à deux ans.

POTOSKI.

Tu l'entends, Phédora!.. Et point de lettres?

MICHEL.

Non, M. le Comte. Les ordres sont plus sévères que jamais; tous les paquets sont brûlés à Tobolsk.

PHÉDORA.

Quelle existence, grand Dieu! cruel Ivan! quel mal t'avions nous fait pour nous persécuter ainsi?

MICHEL.

Ivan, dites-vous? n'était-ce pas un riche boyard de la Livonie?

PHÉDORA.

Oui.

MICHEL.

Eh bien! Madame, le ciel l'a puni. Il gémit à son tour. Comme vous, il est malheureux; il l'est bien plus, sans doute, car il a mérité son sort, et n'a pas le droit de se plaindre. A quiconque a fait le mal, le mal doit advenir, c'est juste. Sans cette compensation, les méchans seraient en trop grande majorité sur la terre. Il n'y aurait plus de place pour les honnêtes gens.

MARIE.

Sans doute, mon bon Michel, tu resteras quelque tems à Saimka?

MICHEL.

Je le voudrais, ma mère; mais, hélas! il me faudra partir dans deux jours au plus tard.

ELISABETH, *à part.*

Deux jours! *(Elle rêve dans un coin.)*

MARIE.

Déjà!

MICHEL.

Ainsi le prescrivent mes ordres... Si j'osais les enfreindre, il se trouverait ici plus d'un offciers qui ne manquerait pas d'en informer le Gouverneur, et je serais privé pour toujours d'une consolation, que jespère maintenant me procurer une fois chaque année, du moins tant que le malheur vous poursuivra.

MARIE.

Ne serait il pas possible...

MICHEL.

De rester tout-à-fait près de vous ? n'en doutez pas, ce serait là tout mon desir; mais je le tenterais en vain. Si j'en exprimais seulement la pensée, le moins qui pourrait en résulter, serait d'être privé de mon emploi, par conséquent de la possibilité d'être utile à M. le Comte.

SCÈNE VII.

ANDRÉ, MARIE, MICHEL, POTSKI, PHÉDORA, ELISABETH

ANDRÉ, *entrebâillant vivement la porte.*

Ce maudit Straganoff rôde aux environs de votre cabane. Sans doute, il vient vous épier. Tenez-vous sur vos gardes.

POTOSKI.

Entrons chez toi, Phédora. Je recevrais mal cet homme, s'il se présentait ici, et nous en souffririons plus tard. Suis nous, Michel.

MICHEL, *à Marie.*

S'il vient, gardez-vous de lui laisser connaître que je suis votre fils.

(*Potoski conduit Phédora vers la chambre de droite.*)

ÉLISABETH, *qui a traversé le théâtre, se trouve près de Michel, et lui dit bas :*

Michel, il faut absolument que je vous parle.

MICHEL, *de même.*

Oui, Mademoiselle. (*Il se dispose à suivre le Comte.*)

MARIE, *à Elisabeth, qui paraît absorbée.*

Eh bien! venez donc, Elisabeth.

ÉLISABETH, *sans paraître l'entendre et répondant à sa pensée.*

Je ne demande pas mieux... partons.

MARIE.

Comment ? partons... où voulez-vous aller ?

ÉLISABETH, *remplie de son idée.*

Où je veux aller, Marie ? Dieu seul...

POTOSKI, *sur le seuil de sa porte.*

Ne reste pas là, ma fille... voudrais-tu?...

ÉLISABETH, *courant embrasser son père.*

Ne te quitter jamais.

POTOSKI.

Que signifie?...

ÉLISABETH, *se remettant et prenant un air calme.*

Rien, rien.

SCENE VIII.

ANDRÉ, MARIE, ELISABETH, POTOSKI, PHÉDORA, MICHEL.

ANDRÉ, *revenant avec vivacité.*

Pardon! c'était une fausse alerte. Il paraît que le seigneur Straganoff n'a pas l'intention d'entrer. Il se bornera probablement à observer de loin ce qui se passe. Sans doute, il a vu mes camarades partir du village et se diriger vers votre habitation.

MARIE.

Il n'en a pas fallu davantage pour alarmer ce caractère inquiet et soupçonneux.

POTOSKI.

Je le conçois. L'attachement que nous témoignent les habitans de Saimka doit être un crime à ses yeux, parce qu'il le suppose le résultat de quelque séduction.

PHÉDORA.

Il ne peut imaginer que tant d'affection soit le prix de quelques actes de bienfaisance.

MICHEL.

C'est tout simple. Un méchant homme suppose le mal partout; il en trouve que cela dans son cœur.

(On entend au fond le son d'une guitare et d'un violon)

ANDRÉ.

J'entends mes camarades. Madame la Comtesse, permettez-vous que je leur ouvre la grande porte? *(Il indique la grande porte du fond.)*

PHÉDORA.

Oui, mon ami.

(Marie lui donne la clef d'une large porte à plusieurs ventaux qui ferment le fond de la cabane; quand elle est ouverte, on voit un jardin, et au-delà un des sites âpres de la Sibérie.)

SCÈNE IX.

MARIE, MICHEL, ANDRÉ, POTOSKI, PHÉDORA, ELISABETH, Villageois.

(*Une troupe de villageois des deux sexes attendait en dehors de la porte. Ils saluent et parlent bas à André.*)

ANDRÉ.

Depuis que vous habitez Saïmka, nous n'avons jamais manqué de célébrer l'anniversaire de la naissance de votre fille, nous avons toujours espéré que chaque année verrait la fin de votre exil, et nous n'avons cessé d'adresser des vœux au ciel pour l'accomplissement de ce désir ; mais par malheur le sort en ordonne autrement. Que du moins il vous conserve le seul objet qui puisse adoucir l'amertume de vos douleurs ! Puisse la bonne Elisabeth, qui, par sa candeur, son affabilité, nous est devenue aussi chère qu'à vous, faire long-tems encore la consolation et l'ornement de votre vie !

POTOSKI.

Mes enfans, si (ce que je n'ose plus espérer) nous quittons un jour ces lieux, nous emporterons le souvenir de votre touchante amitié. Rien de ce que vous avez fait pour nous, ne sera oublié. Nous apprendrons à ces êtres insoucians qui peuplent la capitale, qu'il existe à mille lieues d'eux, dans les déserts de la Sibérie, des hommes énergiques qui savent compâtir au malheur, qui, sans égard pour de vaines considérations, savent, au risque de se compromettre, se montrer humains, bienfaisans, et pratiquer enfin ces douces vertus que l'on dédaigne trop souvent au sein des villes.

(*Elisabeth est allée dans une serre, que l'on aperçoit au fond du jardin. Elle revient avec un rosier qu'elle fait porter à Marie, et sur lequel elle cueille une rose.*)

ÉLISABETH.

Ma bonne mère, voici la première fleur d'un rosier que j'ai secrètement élevé pour toi.

PHÉDORA.

Je te remercie, ma fille... Ah ! je ne puis mieux comparer son doux parfum qu'à l'innocence, à la pureté de ton âme.

ÉLISABETH.

Cet arbuste inconnu dans ces climats, fleurit en toutes saisons. Ainsi, d'autres roses ne tarderont point à s'épanouir. En les cueillant, tu penseras à ton Elisabeth ?

PHÉDORA.

Toujours, chère enfant, toujours! (*elle l'embrasse.*) mais tu me les offriras toi-même.

ÉLISABETH, *à part.*

Moi-même! ah! de long-tems je ne pourrai lui en offrir.

POTOSKI.

Eh bien! mes amis, que faites-vous donc là! est-ce ma permission que vous attendez pour vous divertir?

ANDRÉ.

Oui, M. le Comte.

POTOSKI.

Je vous la donne, et de tout mon cœur.

BALLET.

ANDRÉ, *accourant.*

Je vous demande pardon, M. le Comte, de venir troubler votre joie; mais il est prudent, je pense, de terminer cette petite fête. Je viens de voir Straganoff; il est furieux, et voulait à toute force entrer ici. « Je n'entends » pas que l'on s'amuse où je suis, a-t-il dit avec colère: je vais connaître tous ceux qui font partie de cette » réunion coupable, et je les punirai sévèrement. »

POTOSKI.

Ne craignez rien, mes amis, je me charge de parler à cet homme ombrageux. Il peut méconnaître les droits de l'humanité; mais je lui ferai sentir qu'il excède son pouvoir, et je l'engagerai à se renfermer désormais dans les bornes qui lui sont prescrites. Si de grands intérêts forcent parfois les souverains à adopter des mesures qui semblent trop rigoureuses, nous devons croire qu'ils gémissent tout bas de la nécessité qui les y contraint, et qu'ils n'ont jamais eu la cruelle pensée, d'autoriser les vexations de pareils hommes, pour ajouter aux souffrances d'un malheureux exilé. Phédora, tu n'es pas sortie depuis plusieurs jours. Viens, nous allons accompagner ces bonnes gens jusqu'au village.

PHÉDORA.

Volontiers.

ÉLISABETH, *à part.*

Qu'il sert bien mon projet!

PHÉDORA.

Donne-moi le bras, Elisabeth.

ÉLISABETH.

Excuse-moi, bonne mère; je voudrais rester à la maison.

PHÉDORA.

Tu es fatiguée, n'est-ce pas?

ÉLISABETH.

Ma mère...

PHÉDORA.

Eh! reste. Marie te remplacera.

(On sort. Les villageois s'éloignent ayant à leur tête le Comte, son épouse, André, et Marie. On referme la porte.)

SCENE X.

MICHLE, ELISABETH.

ÉLASABETH.

Michel, vous aimez tendrement votre mère, et vous savez ce que peut inspirer l'amour filial; j'en ai la preuve. Vous ne rejèterez donc pes la prière que jevous adresse.

MICHEL.

Non, sans doute.

ÉLISABETH.

Vous me le permettez?

MICHEL.

Je vous le promets.

ÉLISABETH.

Il faut que vous m'emmeniez avec vous à Tobolsk.

MICHEL.

A Tobolsk! y pensez-vous, Mademoiselle?

ÉLISABETH.

J'ai résolu d'aller à Pétersbourg, me jeter aux pieds du Czar, et lui demander la grâce de mon père.

MICHEL.

A Pétersbourg! vous ne savez donc pas qu'il y a quatre mille verstes d'ici?

ÉLISABETH.

Je le sais.

MICHEL.

Des torrens, des fleuves à franchir, d'immenses forêts, des déserts à traverser; en un mot des dangers de toute nature, et mille fois au-dessus de vos forces?

ÉLISABETH.

De mes forces! Jamais on a pu calculer celles d'un enfant qui vent rendre l'honneur et l'existence aux auteurs de ses jours.

MICHEL.

Ah! renoncez à ce dessein généreux.

ÉLISABETH.

Michel, vous qui pendant quatorze ans avez cherché le moyen de revoir votre mère, sanss espérance d'améliorer son sort, mais seulement pour l'embrasser et passer deux jours auprès d'elle, qu'auriez-vous répondu à ceux qui auraient

osé vous blâmer ? N'imaginez pas que cette pensée soit nouvelle ; je ne puis vous dire depuis quel tems elle est entrée dans mon esprit ; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée. Je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle ; c'est elle qui m'a inspiré assez de courage pour me livrer à des exercices violens, pour affronter les fatigues, et qui m'a donné la force de les supporter ; c'est pour elle que je suis prête à braver la misère, la mort même ; enfin c'est elle seule qui me ferait désobéir à mes parens que j'idolâtre, que je révère, s'ils me défendaient de partir.

MICHEL.

Ah ! Mademoiselle, pouvez-vous comparer le peu que j'ai fait avec l'action sublime que vous méditez ? L'état que j'ai embrassé, mon sexe, la classe à laquelle j'appartiens, tout me favorisait. Il m'a suffi de persister dans la résolution de venir à Saïmka, et d'attendre que l'occasion s'en présentât : du reste aucun danger ne pouvait m'atteindre ; tandis que vous, jeune, belle, et sans défense, vous avez à les redouter tous. En admettant que vous puissiez m'accompagner jusqu'à Tobolsk, vous n'aurez pas fait le quart du trajet ; et qui vous protégera pendant un voyage de huit mois, contre la rigueur de cet affreux climat ?

ÉLISABETH, *avec le ton d'une inspirée.*

Dieu.

MICHEL.

Et contre les fatigues, la misère et la méchanceté des hommes ?

ÉLISABETH.

Toujours Dieu. C'est, je le sais, une entreprise hardie ; mais une volonté ferme, un grand courage, une confiance sans bornes en la bonté du ciel, doivent surmonter tous les obstacles.

MICHEL.

Mais vous ignorez la langue de ces peuples à demi-barbares.

ÉLISABETH.

La compassion, j'aime à le croire, n'est étrangère à aucun peuple du monde ; tous, m'a-t-on dit, se font un devoir d'accorder l'hospitalité au malheur. Je suis la fille d'un exilé, leur dirai-je. Si les hommes me repoussent, j'aurai pour moi toutes les mères ; à défaut de mon langage, elles comprendront mes larmes. Mon ami, je vous le demande en grâce, ne vous opposez point à ma résolution, elle est inébranlable, et je l'exécuterai.

MICHEL.

Mademoiselle...

ÉLISABETH.

Si vous me refusez le service que je vous demande.

MICHEL.

Eh bien?

ÉLISABETH.

Je partirai seule.

MICHEL.

Seule!

ÉLISABETH.

Oui, seule.

MICHEL.

En ce cas, vous pouvez compter sur moi.

ÉLISABETH.

Ah! je vous remercie. C'est à vous que je devrai la délivrance de mes parens... Vous partez dans deux jours?

MICHEL.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISABETH.

Eh bien! revenez après-demain, je serai prête à vous suivre. Laissez moi seule maintenant.

MICHEL.

Je retourne auprès de Straganoff.

(*Attendri, pénétré d'admiration, Michel salue respectueusement Elisabeth, puis il s'éloigne.*)

SCENE XI.

ÉLISABETH.

Il faut que je profite d'un instant de liberté, que je ne retrouverai plus peut-être, pour écrire à ma mère, car je n'aurais jamais la force de lui faire mes derniers adieux de vive voix... Hélas! elle est loin de prévoir le coup que va lui porter sa fille unique et chérie! elle me blâmera sans doute.. Elisabeth., point de faiblesse. L'autorité des parens, toujours respectable, ne s'étend point jusqu'à empêcher leurs enfans de mettre au jour les vertus qui les animent. N'écoute que la voix du devoir, ne suis que l'impulsion de ton courage.

(*Elle s'assied et écrit. Toutefois elle lève de tems en tems les yeux au ciel, laisse retomber sa tête sur ses mains, et essuie fréquemment ses larmes.*)

SCÈNE XII.

POTOSKI, ELISABETH.

POTOSKI, *entrant par la porte du fond, sans être entendu de sa fille.*

A moins que le méchant Straganoff n'ait profité de

notre absence pour s'introduire ici, et je viens rassurer Elisabeth... Ah! elle écrit.

ÉLISABETH, *écrivant.*

« Te revoir heureuse ou mourir, c'est l'unique vœu de ton Élisabeth.

POTOSKI, *à part.*

Elle essuye des larmes... que signifie? .

ÉLISABETH.

Relisons. (*Elle lit.*) » Ma bonne mère, me pardonneras-
» tu d'avoir disposé de moi sans ta volonté? depuis ma
» naissance, chacun de mes jours a été marqué par tes
» bienfaits; je n'ai pu y répondre encore que par ma re-
» connaissance et ma tendresse, mais qu'est-ce que ma
» reconnaissance si elle est inutile? qu'est-ce que ma ten-
» dresse, si je ne puis te la prouver que par de vaines
» démonstrations? pardonne à l'audace de ta fille; elle a
» voulu faire pour toi, une fois en sa vie, ce que tu n'as
» cessé de faire pour elle depuis qu'elle existe. Quand on
» te lira cette lettre, je serai déjà loin de Saïmka.

POTOSKI, *s'avançant.*

Qu'entends-je?

ÉLISABETH, *se lève.*

Mon père!..

POTOSKI.

Quel est ton dessein?

ÉLISABETH.

De te rendre à ton pays.

POTOSKI.

Y penses-tu?

ÉLISABETH.

Vous êtes malheureux, et Dieu m'appelle à vous secourir.

POTOSKI.

Tu voudrais nous quitter?

ÉLISABETH.

Pour revenir bientôt.

POTOSKI.

N'espère pas que j'y consente.

ÉLISABETH.

Je t'en conjure, ô mon père, ne repousse pas mes vœux! si tu savais depuis combien de tems je nourris cette pensée consolante!.. Aussitôt que l'âge m'a permis de comprendre vos infortunes, j'ai résolu de vous en délivrer. Combien de fois, muet témoin de vos douleurs, j'aurais succombé à ma tristesse, si une voix secrète n'avait soutenu mon courage, en me disant: c'est toi, c'est toi qui leur rendras tous les biens qu'ils regrettent. Par pitié, ne détruis pas cette douce espérance, ce serait me donner la mort.

POTOSKI.

Chère enfant, j'admire ton courage; mais cette entreprise est impossible.

ÉLISABETH.

Impossible, dis-tu ? non, elle ne l'est pas ; mon cœur t'en répond, il trouvera des forces pour demander justice, et des expressions pour l'obtenir. Je ne crains rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la Cour, ni les rois; je ne crains que ton refus.

POTOSKI.

Élisabeth, cette pensée sublime est digne du sang qui coule dans tes veines, mais je ne puis consentir à ce que tu me demandes.

ÉLISABETH.

Et pourquoi dans ces courses lointaines où j'essayais mes forces, m'as-tu si souvent entretenu de belles actions? pourquoi as-tu ouvert mon âme à l'héroïsme, si tu devais un jour en réprimer l'élan ? existe-t-il, dis moi, un autre moyen de t'arracher à l'exil, et de raffermir les jours chancelans de ma mère ? depuis seize ans que vous languissez en ce désert, quel ami a pris ta défense ? et quand il s'en trouverait un qui l'osât, oserait-il parler comme moi ? serait-il inspiré par le même amour ? aurait-il mon cœur et mes brûlantes expressions ? non, sans doute. Oh! laisse-moi croire que le ciel n'a donné qu'à ta fille le pouvoir de te rendre au bonheur, et ne t'oppose point à l'auguste mission qu'il a daigné lui confier.

POTOSKI.

Pardonne, Elisabeth, je ne puis me résoudre à te laisser déployer tant de vertus... non, jamais je n'exposerai ma fille...

ÉLISABETH.

Que trouves-tu donc de si effrayant dans cette entreprise? les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et nos courses dans les landes, à la fatigue d'une longue marche.

POTOSKI.

Ta jeunesse...

ÉLISABETH.

Loin de me nuire, elle sera mon appui; on vient au secours de tout ce qui est faible.

POTOSKI.

La misère...

ÉLISABETH.

Ne m'avilira point. Des hommes célèbres, précipités du faîte des grandeurs, n'ont-ils pas invoqué pour eux-mêmes

la charité de leurs semblables ? plus heureuse, je ne l'implorerai que pour servir mon père.

POTOSKI.

Et Phédora ? .. que lui dirai-je quand elle me demandera sa fille, quand elle se fera conduire dans la foret, sur les rives du lac ? trompant sa douleur, je la suivrai partout en pleurant, en appelant avec elle notre enfant qui ne pourra plus nous répondre.

ELISABETH.

Tu resteras pour la consoler, tu ne la quitteras plus, tu lui parleras d'un meilleur avenir. Ainsi s'écouleront vos journées jusqu'au moment où Elisabeth, fière de son succès, viendra déposer à vos pieds l'ordre qui vous rendra libres, et recevra dans vos embrassemens, la plus douce récompense de son courage.

POTOSKI, *attendri.*

Fille étonnante !

ELISABETH.

Tu me donnes ton consentement ?

POTOSKI.

Je ne puis que t'admirer, te baigner de mes larmes !

ÉLISABETH.

Donne moi ton consentement. *(Elle le presse tendrement.)*

POTOSKI.

Jamais.

ÉLISABETH.

Songe que je ne retrouverai plus, peut-être, l'occasion d'entreprendre cet utile voyage.

POTOSKI.

Qu'importe ?

ÉLISABETH.

Ce courrier part dans deux jours, et je l'accompagnerai jusqu'à Tobolsk. Je t'en supplie !

POTOSKI.

Non, non. Elisabeth, ne l'espère pas....... C'est me demander plus que ma vie.

PHÉDORA *en dehors, au fond.*

Stanislas ?

POTOSKI.

Voici ta mère, je vais à sa rencontre pour te laisser le tems de te remettre. Nous ne saurions prendre trop de soin pour lui dérober l'émotion qu'a fait naître en nous cette scène attendrissante. Cache-lui bien, surtout, que tu as pu concevoir un instant la pensée de te séparer de nous.

(Il l'embrasse et sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

MICHEL, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Ce sacrifice est affreux, je le sens; mais le bonheur de mes parens l'exige; il faut qu'il s'accomplisse. Demain, je redoublerai mes instances, et je parviendrai, j'espère, à le décider.

MICHEL *entrant avec précipitation par la petite porte, à gauche, et s'arrêtant en haut de l'escalier.*

Mademoiselle, j'accours vous annoncer une nouvelle fâcheuse.

ÉLISABETH.

Qu'est-ce, Michel? vous m'effrayez!

MICHEL.

Ce maudit Straganoff, craignant sans doute que M. le Comte ne se serve de moi pour adresser quelque plainte au gouverneur de Tobolsk, vient de m'ordonner de partir dans une heure.

ÉLISABETH.

Dans une heure! ô ciel!

MICHEL.

Il m'a défendu, sous les peines les plus sévères, de revenir à votre habitation; mais je brave sa défense. J'ai promis de vous servir...... Et, d'ailleurs, pourrais-je m'éloigner sans avoir embrassé ma mère?

ÉLISABETH, *fort troublée.*

Dans une heure!.... Comment faire?.... On vient.... Ne vous montrez pas, Michel.... Tenez-vous à quelque distance; je vais chercher le moyen de vous rejoindre.

MICHEL.

Ne tardez pas surtout, et amenez ma mère avec vous, que je la revoie encore. (*Il disparaît.*)

SCÈNE XIV.

MARIE, ÉLISABETH, PHÉDORA, POTOSKI.

PHÉDORA, *à Élisabeth, qui est allée à sa rencontre.*

Comment te trouves-tu, mon enfant?

ÉLISABETH, *faisant tous ses efforts pour se contraindre.*

Assez bien, bonne mère.

PHÉDORA.

Tu me trompes, ta voix est altérée; tu n'en conviendras pas; mais tu éprouves de l'agitation. Tu le vois, Stanislas, ces longues courses fatiguent notre Élisabeth, tu

mesures ses forces aux tiennes. Il faut que tu me promettes de ne plus l'emmener aussi souvent, et de borner votre chasse aux environs du lac.

POTOSKI.

Je te le promets.

ÉLISABETH, *à part.*

Pauvre mère ! si elle savait !....

PHÉDORA.

Marie ?

MARIE.

Madame la Comtesse ?

PHÉDORA.

Ferme les portes, et donne-moi les clefs. S'il prenait fantaisie à ce méchant inspecteur de venir nous épier, que du moins il ne puisse pénétrer la nuit dans l'intérieur de notre habitation.

MARIE.

Madame la Comtesse a raison. C'est bien le moins que l'on ait la liberté de se plaindre chez soi, de gémir sur ses maux, et d'en maudire l'auteur à son aise.

POTOSKI.

Ne maudissons personne, Marie.

MARIE, *tout en parlant, a fermé les portes.*

Voilà les clefs, Madame.

POTOSKI.

Donne, Marie. (*Il prend les clefs et entre dans la chambre de droite.*)

SCÈNE XV.

MARIE, ELISABETH, PHEDORA.

ELISABETH, *à part.*

Comment ferai-je pour sortir?

PHÉDORA.

Le repos nous est nécessaire ; allons nous y livrer.

ÉLISABETH, *à part.*

Profitons de l'éloignement de mon père. (*Haut.*) Permets auparavant, bonne mère, que je te rappèle l'oblition touchante que tu t'es imposée. Demain, au point du jour, j'entre dans ma dix-septième année, et tu n'as jamais laissé passer cette époque heureuse pour ta fille, sans la bénir et lui accorder un don.

PHÉDORA, *la serrant dans ses bras.*

Ah ! chère enfant ! depuis que ta naissance a comblé nos souhaits, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que mon cœur t'ait bénie. Que desires-tu ?

ÉLISABETH.

Cette croix qui vient de ta mère, et que tu n'as jamais quittée, me serait bien précieuse.

PHÉDORA.

Je te la donne, mon enfant. Ne te sépare jamais de ce signe à tel point révéré dans toute l'étendue de cet empire, que l'on a vu des scélérats, au moment de commettre un crime, s'arrêter à son aspect. Puisse-t-il, si jamais tu étais abandonnée à toi même, te protéger contre les malheurs que je redoute! (*Elisabeth s'est mise à genoux devant sa mère, qui lui passe la chaîne au cou.*) Mon Dieu! laisse tomber un de tes regards sur la famille d'un malheureux exilé! Daigne toucher en sa faveur le Souverain abusé! Mais surtout, ô mon Dieu! si nous sommes condamnés à mourir dans ces déserts, n'abandonne pas notre fille chérie! Daigne ratifier, du haut des cieux, les tendres vœux et la bénédiction d'une mère! (*Elle étend les mains sur sa fille, qui tient les siennes croisées sur sa poitrine avec un pieux recueillement. Quand Phédora a fini sa prière, Elisabeth se lève, baise la croix, et se jète dans les bras de sa mère.*)

PHÉDORA.

Elisabeth, tu t'absentes tous les jours, tu ne sortiras pas demain.

ÉLISABETH.

Demain! (*A part.*) Hélas!

PHÉDORA.

Je veux que tu me donnes cette journée tout entière. Entends-tu, ma fille? tu ne sortiras pas demain.

ÉLISABETH.

Non.... Non, ma mère. (*Phédora et Elisabeth entrent dans la chambre de droite.*)

SCENE XVI.

MICHEL, MARIE.

(*Au moment où Marie, qui suit ses maîtres, va entrer à droite, on frappe doucement à la porte de gauche.*)

MARIE *monte l'escalier, va près de la porte, et dit, à demi-voix :*)

Qui frappe?

MICHEL, *en dehors.*

Moi.

MARIE.

C'est Michel!.... les portes sont fermées... je ne puis te recevoir.

MICHEL.

Il faut que je vous parle.

MARIE.

Fais en sorte d'atteindre la croisée. (*Du haut du palier, Marie ouvre la croisée.*)

MICHEL *à la croisée.*

Je viens prendre congé de vous, ma mère?

MARIE.

Déjà?

MICHEL.

chercher la courageuse Élisabeth.

MARIE.

Que veux-tu dire?

MICHEL.

Vite, prévenez-la, ma mère; si elle tarde, il me faudra partir sans elle.

MARIE.

Je ne te comprends pas.

SCÈNE XVII.

MICHEL, MARIE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *sortant sur la pointe du pied.*

Chut!

MICHEL.

La voici! Hâtez-vous, Mademoiselle.

MARIE.

Où donc allez-vous?

ÉLISABETH, *à part.*

Cachons-lui une partie de la vérité. (*Haut.*) A Tobolsk avec ton fils.

MARIE, *s'écriant:*

A Tob....!

ÉLISABETH, *l'arrêtant.*

Silence! ma mère pourrait t'entendre!

MARIE.

Eh! quoi! sans l'aveu de vos parens?

ÉLISABETH.

Je l'ai dit à mon père.

MARIE.

Et il y a consenti?

ÉLISABETH.

C'est le seul moyen de les arracher à l'exil, et je ne pouvais trouver une occasion plus favorable. Michel ne me quittera pas; il m'accompagnera également au retour; ainsi, tu seras de moitié dans cette bonne action, Marie. Sans toi, sans ton fils, je n'aurais jamais osé l'entreprendre. Tu seras bien heureuse, bien fière un jour, d'avoir contribué à la délivrance de tes maîtres.

MARIE.

Comment ! vous croyez....

ÉLISABETH.

Certainement.

MARIE.

Mais enfin....

MICHEL.

Vite, Mademoiselle.... Nous n'avons pas une minute à perdre.

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! je suis si troublée !....

ÉLISABETH.

(Elle va prendre un sac de peau sous l'escalier.)

Voilà mon habit de voyage, donne-le à Michel. (*Pendant que Marie donne le sac à son fils, Elisabeth vient se prosterner sur le seuil de la porte de droite.*) Tu le vois, ô ciel ! j'obéis à l'impérieuse nécessité !.... Pardonne, ô ma mère ! un pieux mensonge inspiré par l'amour filial ! Mon Dieu ! protège mon voyage ! veille sur mes parens ! conserve-les moi. (*Elle essuie ses larmes et se relève.*)

MARIE.

Eh ! Mademoiselle, les portes sont fermées ! vous ne pouvez sortir.

MICHEL.

Cette croisée n'est pas haute....

ÉLISABETH.

Je la franchirai facilement.

MARIE.

Quoi ! vous voulez....

ÉLISABETH.

Il le faut. Adieu, Marie ; prends bien soin de ma mère.

MARIE.

Vous connaissez mon cœur.

MICHEL.

Adieu, ma bonne mère.

MARIE.

Adieu, mon fils ; je te recommande notre chère Elisabeth.

ÉLISABETH.

Nous nous reverrons bientôt.

MARIE.

Je l'espère. J'ai besoin de l'espérer.

(*Soutenue par Marie, Elisabeth monte sur une table, et delà sur la croisée. Toute cette scène est entrecoupée de sanglots. — La toile tombe avant qu'Elisabeth ait disparu. Marie lui tend les bras.*)

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente un site sauvage sur les bords de la Kama, qui traverse géométriquement la scène; à droite, au deuxième plan, une cabane construite en rouleaux de sapins. En avant de la cabane, une planche épaisse, en forme de pierre tumulaire, à l'extrémité de laquelle est plantée une croix, indique la sépulture de la fille d'Ivan. Au fond, sur la rive droite du fleuve, on voit les monts Poyas dont la chaîne sépare l'Europe de l'Asie. Les seuls arbres que l'on distingue sont des bouleaux et des sapins : le tout est couvert de neige. Le sol, depuis le fleuve jusqu'à l'avant-scène, est raboteux, inégal. Partout on remarque des aspérités, des monticules.)

SCÈNE PREMIÈRE.

IVAN, *venant de la gauche, et apportant de la mousse qu'il dépose sur la tombe.*

Tiens, ma Lizinska, fille chérie, voilà tout ce que mes recherches ont pu me procurer. Depuis que l'impitoyable mort, en te ravissant à mon amour, m'a laissé seul au monde, depuis que ton ingénieuse tendresse ne vient plus adoucir l'amertume de mes pensées, le soin de parer ta sépulture est devenu ma plus chère, et, pour ainsi dire, mon unique occupation........ Malheureux Ivan! que fais-tu maintenant sur la terre? Hélas! en vieillissant, l'homme voit s'évanouir, sans retour, et l'une après l'autre, toutes ses illusions; il voit tomber successivement tous les êtres qu'il a connus, aimés, ceux qui ont guidé son enfance, élevé sa jeunesse, embelli son âge mûr, et partagé ses plus chères affections.... Il ne lui reste rien... Inutile aux autres, trop souvent à charge à lui-même, il ne voit, ne désire que le néant qu'il envisage comme le terme heureux de ses douleurs, de ses regrets. Mais si l'homme vertueux, irréprochable, ne peut échapper lui-même à cette commune loi, combien est pénible la condition de celui que tourmente le remords, et que poursuit incessamment, sans pouvoir l'éloigner, le souvenir d'une action criminelle! Ah! quand viendra-t-elle cette mort que je souhaite, me réunir à ma Lizinska? L'unique vœu que je forme, c'est de rencontrer un être bienfaisant qui daigne préparer ma dernière demeure, et m'y placer pour toujours auprès de ma fille bien aimée!.... Méritai-je cette

faveur? Non. Le juste ciel qui m'a frappé dans tous les objets de ma tendresse, et qui a détruit toutes mes espérances, me réserve un abandon total pour me faire expier, même à mes derniers jours, une faute que je déplore depuis seize ans, sans avoir pu la réparer. (*Il s'agenouille devant le tombeau, puis rentre dans sa cabane.*)

SCÈNE II.

ÉLISABETH, IVAN.

ÉLISABETH.

(*Elle descend lentement la montagne du fond. Ses vêtemens sont usés. Elle marche péniblement à l'aide d'un bâton. Accablée de lassitude, elle vient s'asseoir sur une pierre, au bord de la Kama.*)

Encore un fleuve! ô mon Dieu! où trouverai-je des forces pour achever ce pénible voyage?... Je crois apercevoir une cabane.... Peut-être a-t-on établi un passage en cet endroit.... Oui, je vois une barque attachée à l'autre bord.... Attendons que quelqu'un se présente.

IVAN, *sur le seuil de la porte.*

N'entends-je pas des plaintes? (*Il regarde de tous côtés.*) Une jeune fille est sur la rive opposée!... Elle paraît accablée de fatigue. (*D'une voix forte.*) Mon enfant, désirez-vous traverser le fleuve?

ÉLISABETH.

Oui, bon vieillard.

IVAN, *de même.*

Je vais vous chercher.

(*Il monte dans une barque amarée à un tronc d'arbre. Entraîné par le courant, on le perd de vue un moment. mais il reparaît bientôt, atteint la rive droite, aide Elisabeth à entrer dans sa nacelle, disparaît de nouveau, et aborde enfin non loin de la cabane. Il soutient la jeune fille et la conduit au-devant de la scène.*)

ÉLISABETH.

Hélas! je ne puis vous offrir que des remercîmens.

IVAN.

Que faut-il de plus? Asseyez-vous, mon enfant. Vous paraissez bien faible.

ÉLISABETH, *assise sur un tronc d'arbre.*

Il est vrai. Depuis hier je n'ai pris aucune nourriture.

IVAN.

Depuis hier! Je cours.... (*Il entre dans sa cabane, et en revient avec une jatte de lait et du pain.*) Voici du lait et un morceau de pain; c'est tout ce que je possède.

ÉLISABETH.

Ah! je vous rends grâce! (*Elle boit.*)

IVAN.

Où donc avez-vous passé la nuit?

ÉLISABETH.

Sur le sommet de la montagne, au pied d'un arbre.

IVAN.

Exposée à la rigueur du froid!

ÉLISABETH.

Cela m'est arrivé souvent.

IVAN.

Souvent, dites-vous?

ÉLISABETH.

Oui. Je n'avais pas la force d'aller plus loin.

IVAN.

Quoi! si jeune et si délicate, vous voyagez seule dans cette saison?

ÉLISABETH.

Il le faut bien.

IVAN.

Y a-t-il long-temps que vous êtes en route?

ÉLISABETH.

Oh! oui.

IVAN.

D'où venez-vous donc?

ÉLISABETH.

De bien loin.

IVAN.

Encore!

ÉLISABETH.

De Saïmka, par delà Tobolsk.

IVAN, *à part.*

Tobolsk!

ÉLISABETH.

Connaîtriez-vous quelqu'un dans cet affreux pays?

IVAN.

Non non.... Je n'y connais plus personne. Comment vous nommez vous?

ÉLISABETH.

Élisabeth.

IVAN.

Eh bien, Elisabeth, si votre voyage n'a pas un but déterminé, consentez à rester en ces lieux. J'eus une fille bien aimée, elle se nommait Lisinska; elle avait votre candeur; elle devait être le soutien, la consolation de mes vieux ans.... c'était tout mon espoir.

ÉLISABETH.

Où est-elle ?

IVAN, *montrant la tombe.*

Là. Un peu de sable, et cette planche grossière que j'arrose chaque jour de mes larmes, couvrent ce que la nature avait produit de meilleur.

ÉLISABETH.

Que je vous plains !

IVAN.

Oui, je suis bien à plaindre. Mais vous me semblez malheureuse aussi, et voilà pourquoi je vous propose de demeurer près de moi. Nous nous offrirons de mutuelles consolations ; vous me rendrez ma fille, et moi je m'efforcerai de vous tenir lieu des parens que peut-être...

ÉLISABETH.

Non, je ne les ai point perdus ; je l'espère du moins : c'est pour eux que j'ai entrepris ce pénible voyage.

IVAN.

Puis-je savoir où vous allez ?

ÉLISABETH.

A Pétersbourg.

IVAN.

Pauvre enfant, vous n'êtes encore qu'à moitié chemin.

ÉLISABETH.

Seulement !

IVAN.

Et quel motif puissant vous conduit aussi loin ?

ÉLISABETH.

Le desir de rendre le bonheur à une mère infirme, et la liberté à mon père.

IVAN.

Eh ! quoi ! vos parens seraient-ils au nombre des malheureux auxquels la Sibérie sert de tombeau ?

ÉLISABETH.

Hélas ! oui. Je suis née sur la terre d'exil.

IVAN.

Pouvez-vous me confier le nom de votre père ?

ÉLISABETH.

Stanislas Potoski.

IVAN.

Stanislas Potoski ! ô ciel !

ÉLISABETH.

D'où naît votre étonnement ?

IVAN, *à part, avec un accent déchirant.*

Voilà donc une de mes victimes !

ÉLISABETH.

Expliquez-moi...

IVAN.

Elisabeth, me pardonnerez-vous ?

ÉLISABETH.

Vous pardonner ! comment pouvez-vous m'avoir offensée ?

IVAN.

Vous voyez devant vous l'artisan des longues infortunes de votre famille.

ÉLISABETH.

Vous, ô ciel ! (*Elle s'éloigne un peu.*) Ah ! s'il est vrai, vous devez être bien à plaindre en effet, car elle a cruellement souffert.

IVAN.

Mon nom doit vous être connu. Je suis cet homme que la malédiction de votre père a dû poursuivre sans relâche.

ÉLISABETH.

Qui donc êtes-vous ?

IVAN.

Ivan.

ÉLISABETH.

Ivan !

IVAN.

Lui-même. J'étais, il y a dix-huit ans, l'un des principaux boyards de la Livonie. Mes immenses richesses me semblaient un titre suffisant pour n'éprouver jamais d'obstacles dans l'accomplissement de mes désirs. Dévoré d'ambition, j'aspirais à une place éminente pour laquelle l'opinion publique et ses rares talens désignaient votre père. Je jurai sa perte. J'avais des amis à la cour, et je parvins à le rendre suspect. Le grand-maréchal supposa les preuves d'un complot dont votre père était censé l'auteur, et il fut banni à perpétuité. Mais, Elisabeth, quel terrible châtiment fut la suite de cette action criminelle ! L'intrigue qui m'avait élevé me renversa. Poursuivi par un dieu vengeur, je tombai de désastre en désastre, jusque dans un état voisin de la pauvreté. Je perdis successivement mes emplois, mon épouse, un fils sur lequel je fondais les plus belles espérances. Il ne me restait plus que Lizinska. Réduit à solliciter pour vivre une modique place, je l'avais enfin obtenue, et j'allais à Ekatérinbourg en prendre possession, quand un accident affreux me ravit ma fille en cet endroit. Résolu à ne plus m'en séparer, j'achetai cette cabane d'un pauvre batelier, et je m'établis à sa place pour veiller de plus près sur ces cendres précieuses, pour les arroser chaque jour de mes pleurs. Ah ! Elisabeth, je vous ai causé bien des maux ; mais j'en suis cruellement puni, et je n'ai pas le droit de me plaindre : quiconque a fait le mal, et ne peut plus prétendre au bonheur.

(*Il tombe baigné de larmes aux genoux d'Elisabeth.*)

ÉLISABETH.

Vos remords me tourment. S'il suffit du pardon de mon père pour rendre la paix à votre âme, je ne crains pas de vous l'accorder en son nom. Le comte Potoski ne connaît point la haine. Plus heureux que vous, il ignore, ou plutôt il a oublié le nom de ses ennemis.

IVAN.

J'accepte avec transport cette douce assurance, et je mourrai moins malheureux. Ce n'est pas le seul motif qui m'a fait bénir votre arrivée; car ne croyez pas, noble Elisabeth, que cette rencontre soit due au hasard. Non, c'est Dieu qui vous a dirigée; il a voulu que votre généreux dévoûment reçût sa récompense, et vous a guidée vers moi pour m'offrir le moyen de réparer mes torts. En effet, qui mieux que moi peut attester l'innocence de votre père? quelle voix plus forte que la mienne peut intercéder pour lui près du Czar? Oui, je le tracerai cet écrit qui doit opérer sa délivrance; j'y dévoilerai ma conduite infâme, et j'en solliciterai moi-même l'éclatante punition.

ELISABETH.

Comment n'avez-vous pas exécuté plutôt ce généreux dessein?

IVAN.

Souvent je me suis informé de votre père, et l'on m'a toujours annoncé sa mort.

ÉLISABETH.

Si j'en crois les sages préceptes dont on a nourri ma jeunesse, il n'est point de faute que n'efface un repentir sincère: vous devez donc tout espérer. Je le recevrai avec reconnaissance cet écrit que vous m'offrez. Veuillez me le donner, car je ne puis m'arrêter davantage. Chaque instant que je perds est un vol fait à la nature.

IVAN.

Un jour de repos vous est indispensable, consentez à le passer ici. Venez, jeune héroïne; que mon humble toit s'embellisse de la présence d'un ange.

ELISABETH.

J'accepte pour aujourd'hui seulement. Demain, au point du jour, je me remettrai en route.

(*Il la conduit jusqu'à la cabane. Elisabeth y entre et en ferme la porte.*)

SCÈNE III.

IVAN.

(*Il tombe à genoux.*) O mon dieu! je te rends grace! cependant j'ose implorer encore une de tes faveurs, une

seule... fais que je vive assez long-tems pour apprendre le retour de cette famille, pour acquérir la certitude d'un pardon sollicité par seize années de malheurs et de repentir! du moins la malédiction de ces infortunés ne me poursuivra pas au-delà du tombeau... ma cendre pourra reposer paisiblement auprès de celle de ma fille (*il se lève*) Quel bruit!... (*il regarde au fond.*) Ce sont des Tartares qui descendent la montagne. Sans doute, ils vont réclamer mes services... heureusement ils n'ont pu voir Elisabeth!

SCÈNE IV.

ALTERKAN, OURZAK, IVAN, Tartares.

(*Les Tartares descendent la montagne; ils sont armés jusqu'aux dents, et ont l'air rébarbatif.*)

ALTERKAN.

Hola! hé! batelier! nous t'attendons.

IVAN, *près de la croisée et bas à Elisabeth, qui paraît un instant.*

Elisabeth, une troupe de Tartares vient de ce côté; ne vous montrez pas.

OURZAK, *plus fort.*

Eh bien! est-ce que tu ne nous as pas entendus?

IVAN.

J'y vais, camarades, j'y vais.

ALTERKAN.

A la bonne heure.

OURZAK.

Hâte-toi.

(*Ivan monte dans sa barque, descend le fleuve, disparaît un moment, remonte vers la rive droite, prend la moitié des passagers qu'il amène à terre sur l'autre rive. Pendant qu'il fait une seconde fois le trajet pour aller chercher le reste, Alterkan, Ourzak et quelques autres viennent en scène.*)

ALTERKAN.

Vienne l'ouragan quand il voudra! nous sommes à l'abri.

OURZAK.

C'est fort heureux! et je regarde déjà cette circonstance comme un présage de succès.

ALTERKAN.

Je ne vous en ai rien dit; mais quand j'ai entendu le vent du nord mugir dans la montagne, quand j'ai vu de loin les nuages noirs s'amonceler du côté du fleuve, j'ai

cru que nous n'arriverions pas à tems sur la rive gauche. Heureusement nous y voilà.

OURZAK.

Oui, nous pouvons nous reposer une heure.

ALTERKAN.

Et boire d'avance à la réussite de notre expédition. (*ils s'asseoient çà et là.*)

IVAN, *qui a ramené les autres Tartares, revient en scène.*

Eh bien! camarades, vous paraissiez si pressés...

ALTERKAN.

Qu'est-ce que cela te fait? est-ce que nous te gênons ici?

IVAN.

Je ne dis pas cela, je m'étonne seulement...

ALTERKAN,

De quoi?

IVAN.

De ce que vous vous arrêtez lorsque...

ALTERKAN.

C'est tout simple, quand on est fatigué. Nous savons qu'un riche convoi est parti de Kasan, et nous nous sommes mis en route pour l'attaquer dans la forêt, entre Jouski et Dérichowa. Les signes précurseurs de la tempête nous ont fait craindre de ne pouvoir traverser la Kama avant qu'elle éclate, ce qui nous aurait contraints de faire un grand détour, et nous aurait peut-être fait manquer notre proie. Nous avons doublé le pas, et nous voulons reprendre haleine.

IVAN.

C'est juste.

ALTERKAN.

Maintenant, que le fleuve se déborde, que les avalanches roulent du haut des montagnes, peu nous importe; rien ne saurait nous empêcher d'arriver à notre destination. Bon homme, tu vas boire avec nous.

IVAN.

Je vous remercie.

ALTERKAN

Tu boiras, te dis-je. Allons, Ourzak, verse de l'hydromel.

OURZAK.

Volontiers. (*Il verse à la ronde. On boit. Ivan est inquiet, et regarde souvent vers la cabane.*)

ALTERKAN.

Selon toute apparence, nous repasserons ici demain ou après... pas tous, peut-être. Si le convoi est escorté, il pourra bien en rester quelques-uns sur la place. Mais

ceux qui en reviendront seront riches à jamais, c'est l'essentiel. Buvons et réjouissons-nous.

TOUS LES TARTARES.

Oui, buvons et réjouissons-nous.

(*Ils boivent à plusieurs reprises, puis jouent aux osselets. Bientôt échauffés par la liqueur et par le jeu, ils se querellent et se battent à outrance.*

ALTERKAN, *qui s'était éloigné un moment, accourt et s'élance au milieu d'eux.*

Allons, c'est assez. Réservez votre courage pour une meilleure occasion.

IVAN.

Qu'il me tarde de les voir partir!

(*Alterkan force ses gens à se réconcilier. Ils boivent de nouveau et se livrant à une joie franche, exécutent une danse armée très-vive, pendant laquelle Ourzak rôde autour de la cabane.*)

ALTERKAN.

Bon homme, es-tu seul ici?

IVAN.

Oui.

ALTERKAN.

Quoi! ni femme, ni enfant?

IVAN.

Non.

ALTERKAN.

Je t'en félicite.

OURZAK, *que l'on a vu regarder à travers la croisée et écouter près la porte.*

Il ment.

ALTERKAN.

Qu'est-ce à dire?

IVAN.

Je vous assure...

OURZAK.

Tu mens, te dis-je. Il y a là dedans une jeune fille.

IVAN, *à part.*

Malheureuse Élisabeth!

ALTERKAN.

Une jeune fille!

OURZAK.

Je viens de la voir.

ALTERKAN, *à Ivan.*

Va la chercher.

IVAN.

Ne l'espère pas.

OURZAK.

Ouvre les portes... nous irons bien nous-mêmes.

IVAN.

Jamais! (*Il prend la carabine de l'un des Tartares, et vient se mettre en attitude défensive devant la porte de la cabane.*) Il vous faudra marcher sur mon corps avant d'arriver jusqu'à cette infortunée.

ALTERKAN.

Insensé!

(*Ivan tire sur les Tartares et en blesse un.*)

OURZAK, *à Alterkan.*

Qu'ordonnes-tu?

ALTERKAN.

Tuez ce misérable! (*On se jète sur Ivan; on le terrasse; tous les sabres sont levés sur lui.*)

SCÈNE V.

ALTERKAN, IVAN, OURZAK, ÉLISABETH, Tartares.

ÉLISABETH.

(*Elle ouvre vivement la cabane, pousse un cri, s'élance vers le groupe des Tartares, détache son collier, et suspend sa croix sur la tête d'Ivan.*)

Malheureux! prosternez-vous devant ce signe révéré, et n'oubliez pas que, dans ce vaste empire, tout être placé sous sa protection est inviolable.

ALTERKAN.

C'est vrai.

OURZAK.

Elle a raison.

(*Les Tartares reculent et laissent tomber leurs armes.*)

IVAN, *baise la robe d'Elisabeth.*

Ange du ciel! c'est toi, ma victime, qui protèges mes jours!

ALTERKAN.

Relève-toi, vieillard. A la prière de ta fille, nous t'accordons la vie.

IVAN.

Je ne suis pas son père.

ALTERKAN.

Comment?

IVAN.

Tant d'honneur ne m'est pas réservé.

OURZAK.

Ah! tant mieux. (*Il fait un mouvement leste pour s'approcher d'Elisabeth.*)

IVAN, *se plaçant au-devant de lui.*

Mais elle n'en est que plus digne de vos respects.

ALTERKAN.

De nos respects ?

IVAN.

De votre admiration !

ALTERKAN.

Qui donc est-elle ?

IVAN.

La fille d'un malheureux exilé qui, sans aucune ressource, sans autre appui que son courage héroïque, a entrepris seule, à travers les montagnes et les marais qui couvrent ces solitudes immenses, un voyage de neuf cents lieues, pour aller, auprès du Czar, solliciter la grâce de son père. Certes, ce dévouement sublime, sans exemple, doit être admiré, même des hommes les plus barbares.

OURZAK, *avec le sentiment d'une admiration froide.*

Neuf cents lieues !

ALTERKAN.

Seule !

OURZAK.

Pour son père !

ALTERKAN.

Sans ressource !

ÉLISABETH.

Pas la moindre....

IVAN.

Mais ce qui vous semblera plus étonnant peut-être, ce qui me paraît le dernier degré de l'héroïsme, c'est le mouvement généreux qui l'a fait voler à ma défense. Apprenez que c'est à moi qu'elle doit son malheur et celui de sa famille.

TOUS LES TARTARES.

A toi ?

IVAN.

Oui. C'est moi qui, abusant du pouvoir dont j'étais revêtu, ai dépouillé son père, autrefois riche et puissant, de ses honneurs et de ses richesses; c'est moi qui les ai tous opprimés, plongés dans la misère et l'exil où ils languissent depuis seize ans; c'est moi qui suis la cause des affreux périls qu'elle court; et quand c'est par moi que ses jours sont en danger, elle ne craint pas de s'exposer à votre fureur pour conserver les miens! Je devrais être l'objet éternel de sa haine, de ses malédictions. Eh bien! cette créature angélique, affaiblie par une longue route, retrouve assez de force pour sauver la vie de son persécuteur. Ah! tant de générosité me confond! Les expressions me manquent..... Elisabeth, je ne puis que vous admirer et courber mon front devant vous! (*Il se prosterne devant*

Elisabeth.) (*Aux Tartares.*) Vous tous, imitez-moi.... Ensuite, s'il vous faut une victime, je m'offre à vos coups. Frappez-moi sans pitié. En m'immolant vous ferez un acte de justice; en épargnant cette jeune héroïne, vous rendrez à la vertu l'hommage qu'elle mérite. (*Par un mouvement spontané, les Tartares se rapprochent d'Elisabeth, forment un demi-cercle à une certaine distance, et se prosternent à ses pieds.*)

ALTERKAN, *lui présentant une bourse.*

Femme étonnante, accepte cet or, non comme un présent, mais comme le moyen d'accélérer ton voyage, et d'arriver plutôt à ta destination.

ELISABETH.

Je n'ai besoin de rien.

ALTERKAN.

Accepte; l'usage que tu en feras, ennoblira, s'il est possible, la source où nous l'avons puisé.

ELISABETH.

Je vous remercie, les cœurs généreux sont moins rares qu'on le pense; j'en ai rencontré beaucoup.

ALTERKAN.

Puisque tu refuses notre or, accepte nos services; mets notre courage à l'épreuve.

ELISABETH.

Celui qui m'a protégé jusqu'à présent, ne permettra pas que faute d'assistance, je ne puisse remplir la tâche honorable que je me suis imposée, et dont la pensée lui est due.

ALTERKAN.

Je n'insisterai pas davantage. Va, poursuis ton généreux dessein, et puisses-tu réussir! si jamais tu rencontres au sein des villes, quelque méchant qui demeure insensible et froid au récit de ta belle action, souviens-toi qu'elle a pénétré d'admiration de prétendus barbares qui ne vivent que de pillage, que rien ne saurait dompter, mais qui mettent de l'orgueil à s'humilier, à se prosterner même devant une femme aussi courageuse, le modèle de son sexe. Adieu, jeune fille, nos vœux te suivront.

(*Ils s'éloignent par la gauche.*)

SCÈNE VI.

IVAN, ELISABETH.

IVAN.

Elisabeth, combien vous devez être fière!

ELISABETH.

Fière ! oh non; mais je serai bien heureuse si je réussis

IVAN.

Je l'espère, et j'y veux contribuer. Nous n'avons pas de tems à perdre. Les Tartares avaient raison; le vent commence à rider la surface du fleuve ; des nuages épais roulent du haut de la montagne et se dirigent de ce côté. Je vais bien vite tracer cet écrit, dépositaire fidèle de la vérité, et qui, remis à l'Empereur, ne lui laissera pas même l'ombre d'un doute, puis je vous conduirai moi-même à Sarapul dans ma nacelle ; nous n'en sommes qu'à trois lieues, une heure suffit pour nous y rendre. Là, je connais un homme, jadis comblé de mes faveurs, et qui, par reconnaissance, se fera un devoir de vous procurer un moyen commode et prompt pour arriver à Kazan.

ELISABETH.

Que de grâces!

IVAN.

Attendez-moi, je reviens bientôt.

(Il entre dans la cabane.)

SCENE VII.

ELISABETH.

Je ne puis m'y tromper, je reconnais dans tout ce qui m'arrive le bras invisible et protecteur du Tout-Puissant, c'est lui qui me dirige, qui me soutient. Ah! puisse-t-il me guider jusqu'aux pieds du Czar! j'attendrirai son âme, le récit à-la-fois simple et touchant des longues infortunes de ma famille, appuyé du témoignage de celui qui fut notre ennemi, ne peut manquer de l'émouvoir, et sa main bienfaisante daignera signer le rappel d'un malheureux banni. Grâce à sa clémence, je reverrai mes parens, j'oublierai mes fatigues au milieu de leurs tendres caresses, je trouverai sur leur sein, dans leurs larmes brûlantes, la plus douce récompense d'une action dont on exalte beaucoup trop le mérite, et que tout autre, sans doute, aurait faite à ma place... Mais j'entends gronder au loin la foudre, le ciel s'obscurcit, tout annonce un ouragan terrible; Ivan n'aura pas le tems d'exécuter aujourd'hui son projet.

(Le ciel s'est couvert de nuages noirs que sillonnent les éclairs et la foudre ; la grêle tombe avec fracas, le vent mugit, le fleuve grossit à vue d'œil, les vagues s'amoncelent; Elisabeth effrayée, court à l'entrée de la cabane.)

Ivan, Ivan, je viens auprès de vous chercher un abri.

SCÈNE VIII.

ELISABETH, IVAN.

IVAN, *sortant de la cabane.*

Quelle horrible tempête! juste ciel, ton courroux n'est-il point encore appaisé? ah! du moins, qu'il n'atteigne que le coupable.

ELISABETH.

Comme les élémens sont déchaînés! quelle tourmente!

IVAN.

Elle est affreuse. Depuis que j'habite sur ces bords, je n'en ai pas vu qui s'annonçât avec une telle violence. Venez, mon enfant, venez, éloignons-nous de cette frêle cabane... je craindrais...

(*Ils se placent sur un tertre à gauche, ombragé par de grands arbres; à peine y sont-ils arrivés qu'un horrible craquement se fait entendre; on voit de tous côtés des arbres déracinés par le vent; un pin très-fort et très-élevé, sous lequel Ivan et Élisabeth sont groupés, se brise, tombe dans le fleuve et submerge la nacelle; ils quittent précipitamment cette place, et fuyent à droite, au devant de la scène.*)

IVAN.

O mon Dieu! sauve une tête si chère!.. que vois-je? cet arbre dans sa chûte a submergé ma nacelle, il ne nous reste aucun moyen d'aller à Sarapul.

ELISABETH.

Il faut nous résigner.

(*Le tonnerre tombe sur la chaumière d'Ivan, qui entraîne bien vîte Elisabeth du côté opposé; bientôt la flâme s'élève, consume et détruit de fond en comble cette petite habitation.*)

IVAN.

Ciel impitoyable, si tu ne permets pas même que je trace la justification de Stanislas, si, dans ta colère, tu as marqué ce jour comme le dernier de ma vie, comment prouvera-t-elle l'innocence de son père?.. Grâce, grâce du moins pour cette infortunée! (*il regarde à gauche; l'ouragan augmente.*) Le fleuve commence à se déborder, De ce côté la fuite est impossible! Où trouver un asyle? Là. sur la hauteur. Mais on ne peut y arriver que par un sentier escarpé. Avant de vous y conduire, Elisabeth, je veux m'assurer s'il est encore praticable. Attendez-moi, je reviendrai bientôt vous chercher.

ÉLISABETH.

Vous allez vous exposer peut-être.

IVAN.

Ah ! plût au ciel qu'en perdant la vie, je fusse assuré de conserver la vôtre! (*il sort par la droite.*)

SCENE IX.

ÉLISABETH.

Son repentir, son dévoûment et ses malheurs doivent appaiser la justice céleste, comme ils doivent éteindre tou ressentiment dans l'âme de ceux qu'il a persécutés... Avec quelle ardeur il gravit la montagne ! . Il se retourne, et me fait signe qu'il espère... Où va t il donc ?.. Comme il s'approche du bord !.. Que ce chemin est difficile !.. Il me fait trembler. (*On entend un bruit sourd et prolongé du côté où est sorti Ivan. Élisabeth pousse un cri douloureux.*) Ah ! une avalanche, en se détachant du sommet, l'a précipité dans le fleuve. (*Elle court au bord de l'eau.*) Les flots l'entraînent ! .. Il est perdu!

SCENE X

IVAN, ÉLISABETH, Villageois et Villageoises.

(*La montagne se couvre de Villageois de tout âge et de tout sexe, qui, chassés de leurs habitations, se réfugient sur les hauteurs. Ils paraissent au désespoir. Cette convulsion de la nature a porté l'effroi dans leur âme ; ils voient le malheureux Ivan luttant contre les vagues, et faisant d'inutiles efforts pour gagner le rivage.*)

ÉLISABETH, *d'une voix forte.*

Mes amis, secourez ce malheureux. (*En effet on lui lance des cordes ; il disparaît à gauche emporté par le courant. Les villageois s'éloignent en suivant la même direction.*)

SCÈNE XI.

ELISABETH.

(*Placée sur une pierre au milieu du rivage, elle suit tous les mouvemens des villageois ; elle les anime de la voix et du geste.*)

Courage, mes amis! courage ! ... Il a saisi la branche qu'on lui a jetée .... il s'y attache ... on l'attire vers le rivage ... il est sauvé ! (*Quand elle se retourne, l'eau a franchi ses limites.*) O ciel ! où fuir? où aller maintenant? Je suis perdue! L'eau gagne de tous côtés! (*En effet on voit le fleuve sortir de son lit, et ce n'est qu'en s'élançant d'un monticule à l'autre, qu'Élisabeth*

parvient avec beaucoup de peine auprès de la cabane.) Hélas! n'est-il aucun moyen d'échapper? Me faudra-t-il mourir avant d'avoir délivré mon père? (*Elle se met à genoux sur la planche qui couvre la sépulture de Lizinska, et embrasse la croix.*) Fille d'Ivan, toi qui reposes sous cette planche fragile, ton âme doit habiter le séjour céleste. Ah! daigne intercéder en ma faveur auprès du Tout Puissant.

(*Tout est envahi par les eaux; le fleuve debordé entraîne avec violence des arbres, des débris de chaumière; le tonnerre, les éclairs, les vents, la grêle, tout concourt à former un tableau effrayant. Elisabeth à genoux, les yeux élevés vers le ciel, et tenant la croix embrassée, semble résignée à la mort.*)

O prodige! cette planche me semble soulevée par les flots. (*En effet, le tombeau s'élève à la surface de l'eau.*) Je te mercie, fille d'Ivan! tu as prié pour moi!

SCENE XII.

IVAN, ELISABETH, Villageois.

(*Ivan revient de l'autre côté du fleuve suivi d'une foule de paysans. Mais une vaste mer les sépare d'Elisabeth dont la situation les pénètre de douleur. Ivan paraît au désespoir. L'eau monte de plus en plus et la planche surnage toujours. Les villageois sont forcés de se réfugier sur le sommet de la montagne. Les éclairs et la foudre sillonnent la nue en tous sens. Au milieu de cette épouvantable convulsion de la nature, Elisabeth, dans sa touchante attitude, suit le cours de l'eau, et disparaît, à gauche, aux regards d'Ivon et des villageois émerveillés, qui tombent à genoux pour rendre grâce à Dieu de cette espèce de miracle.*)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Le théâtre représente une place devant le Kremlin, dont la porte principale est à gauche. Au deuxième plan, à droite, une auberge. Au fond, une vue de Moscou.

SCÈNE PREMIÈRE.

KISOLOFF, NIZA, PEUPLES DE RUSSIE.

(*Au lever du rideau, des feux sont allumés sur différens points de la ville; à la lueur de ces feux et de branches de sapins qu'ils tiennent à la main, on voit des Kamtchadals, des Samoïedes, des Kourils, des Koutiaques et des Tartares de tout âge et de tout sexe, qui s'abandonnent à l'effervescence de leur joie. Ils exécutent des danses originales usitées dans le pays. De tems à autre, ils font une pause dont Kisoloff profite pour leur verser à boire, et en tirer de l'argent. De tems en tems on entend des coups de canon en signe de réjouissance.*)

KISOLOFF.

Vive notre grand Duc!

NIZA.

Dis donc vive le Czar!

KISOLOFF.

Il ne l'est pas encore; ce n'est que demain à dix heures qu'il doit être couronné.

NIZA.

Qu'est-ce que cela fait? Pour n'être pas couronné, il n'en est pas moins notre Czar.

KISOLOFF.

C'est bon, c'est bon, madame Kisoloff. Occupe-toi de recevoir l'argent de ces braves amis, et ne te mêle pas du reste. Vous êtes trop jeune, madame Kisoloff, beaucoup trop jeune, pour vous mêler de politique; cela n'est point du ressort des femmes. Aimer votre petit mari avant tout et par dessus tout, lui complaire et lui obéir en tout, conduire votre maison et votre personne avec une égale prudence, être sage et vous taire; en deux mots, voilà tout que j'exige de vous.

NIZA.

C'est demander l'impossible.

KISOLOFF.

Vous le ferez, madame Kisoloff, vous le ferez. Vous n'oublierez pas que telles ont été mes conditions, lorsque sans égard à la disproportion de nos âges, je vous ai élé

à l'honneur de mon alliance ; vous avez juré tout haut de les remplir.

NIZA.

Oui, mais je me suis promis tout bas d'être la maîtresse, c'est l'usage quand on n'épouse pas un jeune homme.

KISOLOFF.

Nous ne sommes pas ici en France, madame Kisoloff ; je vous prie de le croire, nous ne sommes pas en France.

SCENE II.

LE GRAND MARECHAL, LE CZAR, KISOLOFF NIZA, Peuples.

LE GRAND MARÉCHAL, *sortant du Kremlin.*

L'Empereur !

LE CZAR, *en habit simple.*

Pourquoi donc, M. le Maréchal, trahir mon incognito ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Sire... le respect... l'usage...

LE CZAR.

Bornez-vous à exécuter les ordres que je vous donne, et ne les devancez pas. Voyez : tout le monde est interdit à mon aspect, la joie disparaît, le plaisir fuit. Est-ce là ce que doit produire la présence d'un Souverain ? Croyez-vous que cette contrainte puisse satisfaire mon cœur et le besoin que j'ai d'être aimé ? Non. Je veux que mes peuples, loin de redouter la rencontre de leur Czar, la desirent et la regardent toujours comme le présage d'un nouveau bienfait. Je serai donc accessible pour le dernier de mes sujets, comme pour le plus riche Boyard. Tous auront un droit égal à ma justice, à ma bonté, et je punirai sévèrement, quel que soit son rang, quelle que soit sa dignité, celui dont les actions tendraient à me priver de mon premier bien, du trésor le plus précieux pour un Souverain, l'amour de ses sujets.

LE GRAND MARÉCHAL.

Sire, la Russie tout entière attend de vous son bonheur.

LE CZAR.

Arrivé depuis avant-hier dans cette antique capitale, et forcé, pour les intérêts de l'Etat, de retourner dès demain à Pétersbourg, j'ai consacré ces deux jours à m'instruire ; je parcours la ville sans être connu, afin d'observer rapidement les mœurs et les habitudes des différens peuples, qui, réunis pour mon couronnement, m'offrent, dans une seule ville, l'image de tout mon empire. A la faveur des fêtes qui accompagnent cette solennité, on s'épanche, on parle librement de ses espérances, de

ses craintes ; on exprime franchement ses vœux, et je saisis là beaucoup mieux que partout ailleurs l'esprit des hommes que je suis appelé à gouverner. Déjà je connais plus d'un abus, j'ai découvert plus d'une injustice, et ces leçons ne seront point perdues Régner utilement est une tâche glorieuse, mais difficile. Le souverain qui veut remplir son devoir, n'a pas un instant à dérober à ses sujets. Aussi, n'oubliant jamais que la félicité du peuple est l'unique but de ma mission sur la terre, je le remplirai constamment avec la tendresse d'un père, avec la ferveur d'un ami.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Qu'espérer d'un tel Souverain ? Ah ! tout me fait craindre la perte d'un crédit acquis par tant d'années de soins et de peines.

LE CZAR.

Dites-moi, M. le Maréchal ; Michel, ce courrier que j'ai envoyé à la rencontre d'Elisabeth, est-il de retour ?

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Elisabeth ! (*haut.*) Non, Sire.

LE CZAR.

Ce retard m'étonne et m'afflige.

LE GRAND MARÉCHAL.

Peut-être le voyage de votre Majesté aura dérangé sa marche.

LE CZAR.

Aussitôt qu'il paraîtra, quelles que soient mes occupations, j'exige qu'on l'introduise près de moi. Rentrez au palais Que ma cour se rassemble ; faites tout disposer pour la cérémonie. (*Le Grand Maréchal s'incline. Le Czar se tourne vers le peuple qui s'est tenu à une distance respectueuse.*) Mes enfans, le tableau de l'allégresse publique est le plus agréable que vous puissiez m'offrir. Livrez-vous donc à la joie, et que ma présence, loin d'en réprimer l'élan, y ajoute encore s'il est possible.

TOUS.

Vive le Czar !

(*Le Czar les salue affectueusement.*)

LE CZAR.

Suivez-moi, M. l'Officier.

(*Il s'éloigne par la droite, suivi d'un Offici*
Niza et le peuple l'accompagnent en faisaer. Kisoloff,
ations de joie.) nt des excla-

SCENE III.

LE GRAND MARÉCHAL.

Chaque mot du Czar porte la terreur dans mon âme

Chacun de ses regards me trouble, me déconcerte. Il me semble que, me reprochant l'abus d'une longue autorité, il va m'éloigner de sa Cour; qu'instruit des persécutions que, par amitié pour Ivan, et pour servir ses projets ambitieux, j'ai fait éprouver au comte Potoski et à sa famille, il va me condamner moi-même aux horreurs de l'exil. J'ai dû, pour éviter ce malheur, empêcher Elisabeth et le courrier Michel d'arriver jusqu'à lui. Des émissaires expédiés secrètement sur toutes les routes depuis hier, sont chargés de les faire disparaître. Déjà, depuis long-tems, je me suis débarrassé d'Ivan, dont les remords m'inquiétaient, en lui procurant une place sur les frontières de l'Asie. J'ai fait taire sa conscience en lui assurant que ceux que j'ai sacrifiés pour lui, sont morts à Saïmka. Ne nous laissons point abattre; éloignons par tous moyens les funestes témoins d'une action qui me ferait perdre mon rang, ma fortune, et peut-être la vie. Dans cette circonstance l'audace est mon unique ressource. Si je ne puis atteindre à l'impunité, que du moins le courage et l'adresse signalent mon infortune.

SCÈNE IV.

LE GRAND MARÉCHAL, KISOLOFF, NIZA, Peuple.

(*On entend d'abord dans l'éloignement, puis plus près, les exclamations du peuple qui revient ivre de joie.*)

KISOLOFF.

Voilà ce qui s'appèle un excellent prince, et nous serons heureux sous son règne, j'en suis sûr.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Leurs démonstrations bruyantes, leurs cris de joie m'importunent.

(*Il tourne le dos, et rentre au palais avec humeur.*)

KISOLOFF.

Il n'aime ni le peuple, ni sa gaîté, M. le Grand Maréchal. Qu'est-ce que cela fait si elle plaît au Souverain?

SCÈNE V.

KISOLOFF, NIZA, Peuple.

KISOLOFF.

Mes amis, buvons à la santé du Czar, buvons à chacune de ses qualités, et l'une après l'autre, s'il vous plaît. (*A part.*) J'ai mes raisons pour cela. (*haut.*) Allons, femme, verse.

NIZA.

Je ne demande pas mieux.

(*Elle verse et fait verser par ses domestiques.*)

KISOLOFF.

(*Il va prendre un broc qui est vide.*) Plus rien. (*Puis un autre.*) Pas davantage. Tout est vide. (*à part.*) Cela va bien, cela va bien ! (*Haut.*) Allons, madame Kisoloffe de l'activité. Rentrez à la maison, et remplissez de nouveau tous ces vases. Tant que ces braves gens auront des roubles nous ne tarirons pas, dussions-nous ajouter, comme cela se pratique... (*Il frappe ses poches qui sont pleines d'argent.*) Oh ! la bonne journée ! l'excellente journée ! (*Il se frotte les mains.*) (*Haut.*) Dansons, mes amis, dansons. (*à part.*) Plus ils danseront, plus ils auront soif, c'est clair.

(*On va recommencer la danse.*)

SCENE VI.

MICHEL, NIZA, KISOLOFF, Peuple.

MICHEL *entre vivement, et traverse la foule.*

A a ntin lle.) Le Czar est-il au palais ?

LA SENTINELLE.

Non.

NIZA.

Eh ! te voilà, Michèl ?

MICHEL.

Oui, ma bonne cousine, c'est moi. (*Ils s'embrassent.*) Votre serviteur, maître Kisoloff.

KISOLOFF.

Bon jour, M. Michel. (*à part.*) Encore une bonne pratique.

NIZA.

Depuis quand ici ?

MICHEL.

J'arrive.

NIZA.

Viens te réposer.

KISOLOFF.

Vous avez l'air fatigué.

MICHEL.

On le erait à moins. L'Empereur voyage depuis trois semaines sans que je puisse le rejoindre cependant il faut que je le voie aujourd'hui, car on assure qu'il part demain pour Pétersbourg.

KISOLOFF.

C'est vrai.

MICHEL.

Au reste, ce que j'ai à lui apprendre est loin d'être satisfaisant.

—

KISOLOFF, *à part.*

Allons, il va lui conter quelque doléance, des malheurs. Cela ne m'intéresse pas du tout, moi. Après l'argent, ce que j'aime le mieux, c'est la gaîté. (*haut.*) M. Michel, je vais vous préparer un petit repas de ma façon. (*il rentre.*) aurait dû faire miracle sur miracle pour que cette belle action reçût sa récompense. Comment! elle serait morte! et sans avoir pu délivrer ses parens!

SCENE VII.

MICHEL, NIZA, Peuple.

NIZA.

Dis-moi; cette fâcheuse nouvelle, serait-ce, par hasard, au sujet de la jeune fille dont tu m'as parlé à ton dernier voyage?

MICHEL.

Précisément.

NIZA.

Oh mon dieu! que lui est-il donc arrivé?

MICHEL.

Hélas! on la croit morte.

NIZA.

Morte! quel dommage!

MICHEL.

Vous la regretteriez bien plus encore, Niza, si, comme moi, vous l'aviez connue; si vous aviez été à même d'apprécier sa belle âme.

NIZA.

Eh bien! le ciel n'est pas juste; non, il ne l'est pas. I

MICHEL.

Lorsque je passai ici la dernière fois, j'étais, comme je vous l'ai dit, porteur de dépêches adressées par le Gouverneur de Tobolsk au Grand Duc, aujourd'hui notre Czar. Le premier mouvement de ce prince généreux, en apprenant la résolution sublime d'Elisabeth, fut de me donner deux mille roubles avec ordre de retourner à l'instant même sur mes pas, de chercher partout cette fille courageuse, de lui procurer une voiture, tout ce qui pouvait lui être nécessaire, et de l'amener à Pétersbourg. Je vous laisse à penser avec quel empressement j'exécutai cet ordre. Je volai jusqu'à Tumen, à l'embranchement des deux routes qui conduisent en Sibérie, mais sans pouvoir rien découvrir. Personne n'avait vu Elisabeth. J'allais poursuivre, lorsqu'en sortant de cette ville, mon kibit fut arrêté par un mendiant. Bon homme, lui dis-je, vous qui ne quittez jamais cette place, n'auriez-vous pas remarqué, il y a quelque tems, une jeune fille? et je lui indiquai les signes auxquels il pouvait la...

connaître. « Oui, me dit-il, j'ai vu passer en effet une personne telle que vous me la dépeignez; je lui ai conseillé de prendre par Ekatérinbourg, parce qu'elle aurait à faire six cents verstes de moins. Elle m'a donné son dernier rouble pour me remercier de ce service, puis elle a disparu » Eclairé par le rapport du mendiant, je changai bien vîte de direction. Je pris la route de traverse, et il me fut très-facile de suivre les traces d'Elisabeth. Partout elle avait laissé un souvenir, partout elle avait fait couler des larmes; on n'en parlait qu'avec enthousiasme. Arrivé sur les bords de la Kama, je sus qu'elle s'y était arrêtée chez un batelier nommé Ivan, et je me fis conduire chez cet homme que je trouvai luttant avec la mort. Il m'apprit en gémissant qu'Elisabeth s'était arrêtée chez lui, et que cette jeune infortunée, surprise par un ouragan, avait péri dans les flots; du moins tout le monde l'assurait. Après m'avoir donné tous les détails de cet événement affreux, Ivan parut se ranimer, rassembla le peu de forces qui lui restaient, et, d'une main faible, il traça quelques lignes «Prenez, me dit-il, et promettez-moi de présenter cet écrit à l'Empereur. Le sort ne m'a point permis de sauver Elisabeth, mais que du moins j'emporte au tombeau le consolant espoir d'avoir assuré la délivrance de son père. » A ces mots il expira. Le voilà cet écrit Je viens le remettre au Czar. Si sa belle âme s'est émue au seul récit du projet tenté par Elisabeth, que ne dois-je pas en attendre, maintenant qu'il est sur le trône, et que nul obstacle ne peut s'opposer à sa volonté suprême? Vous tous qui répandez des larmes sur la fin déplorable de cette jeune héroïne, venez vous joindre à moi, venez vous jeter aux pieds de l'Empereur, et ne les quittons pas sans avoir obtenu la grâce de ses infortunés parens.

NIZA.

Oui, mes amis, il a raison. Tout-à-l'heure le Czar exprimait ici même les sentimens les plus généreux; il nous saura gré sans doute de lui fournir l'occasion de les mettre en pratique.

TOUS.

Courons. (*Ils sortent par la droite en courant.*)

SCENE VIII.

KISOLOFF, puis ALTERKAN.

KISOLOFF, *sortant de chez lui.*

Madame Kisoloff!.. Niza!... cousin Michel!.. Eh bien! où sont ils donc? quel vertige leur a pris... Elle aura suivi la danse avec son cousin... Je n'aime pas du tout cette pa-

renté-là ; du tout, du tout. Ah ! quelle sottise j'ai faite en épousant une jeune personne ! Cela ne songe qu'au plaisir. La jeunesse appèle la jeunesse, c'est juste. Un vieillard qui s'avise de vouloir plaire en dépit de l'âge, mérite tout ce qui lui arrive. On le trompe ; il se plaint, on en rit...

ALTERKAN.

Et l'on a raison.

KISOLOFF.

Qui est-ce qui vous demande votre avis ?

ALTERKAN.

Personne ; mais cela ne m'empêche pas de le donner.

KISOLOFF, *à part.*

Voyez un peu cet original ! (*haut.*) Eh mon dieu ! où est elle allée, ma femme ?.. Si elle ne revenait pas...

ALTERKAN.

Tu serais trop heureux.

KISOLOFF, *impatienté.*

C'est bon. (*il veut rentrer.*) Passez votre chemin.

ALTERKAN.

Du tout ; c'est ici que je m'arrête.

KISOLOFF.

En ce cas je rentre.

ALTERKAN.

Où vas-tu ?

KISOLOFF.

Chez moi, apparemment. (*à part.*) Quel ton grossier !

ALTERKAN.

Serais-tu le maître de cette auberge ?

KISOLOFF.

Oui.

ALTERKAN.

Veux-tu m'y donner un logement ?

KISOLOFF.

Non.

ALTERKAN.

Pour quelle raison ?

KISOLOFF.

J'ai déjà beaucoup de monde, et...

ALTERKAN.

J'entends : il te faut beaucoup d'argent, n'est-ce pas ? En voilà. Prends sans compter, comme je te le donne.

KISOLOFF, *radouci et faisant sonner la bourse.*

Après vous... certainement... (*à part.*) Voilà un étranger qui a d'excellentes manières.

ALTERKAN.

J'arrive de Kasan. La curiosité m'a conduit en cette ville ; j'y viens voir les fêtes du couronnement.

KISOLOFF.

Vous ne sauriez être mieux que chez moi ; de là vous verrez le cortège à merveille. Veuillez me suivre, je vais vous conduire dans l'endroit le plus commode de la maison.

ALTERKAN.

O pouvoir de l'or ! le voilà doux comme un agneau... Entrons.

(*Kisoloff se confond en politesses, et fait erer Alterkannt dans l'auberge.*)

SCENE IX.

DEUX FEMMES, ÉLISABETH.

DEUX FEMMES DU PEUPLE *paraissent au fond, à droite, et parlent à la cantonnade.*

C'est là, jeune fille, c'est là (*Elles montrent la forteresse.*)

ÉLISABETH, *arrive par la droite en courant. Elle cherche la porte du Kremlin; en la voyant, la joie brille dans tous ses traits.*

(*Aux deux femmes.*) Je vous remercie. (*les femmes s'éloignent.*) Après des fatigues inouies et des périls sans nombre auxquels je n'ai échappé que par une suite de prodiges, me voila donc enfin à ma destination. Repoussée plusieurs fois par des soldats sans pitié, je me réfugiais à dessein près de cette forteresse. Il me semblait que je devais trouver un abri protecteur sous ces murs habités par le Souverain, quand un hasard heureux a dirigé vers moi Michel. Bon jeune homme ! quels transports il a fait éclater à ma vue ! « Mademoiselle, c'est pour vous, pour vos infortunés pa» rens que nous cherchons le Czar; il quitte demain cette » ville, et il est du plus grand intérêt que vous vous présen» tiez aujourd'hui devant lui. Si vous ne pouviez lui parler » avant son départ, il vous faudrait faire encore huit cents » verstes pour aller à Pétersbourg. Courez sur la place qui » est vis-à-vis le palais : l'aubergiste est mon parent ; il vous » recevra, et vous attendrez chez lui le passage de l'Empe» reur. Prenez cet écrit ; c'est la justification de votre » père, tracée par Ivan. Ne perdez pas un moment, votre » cause est gagnée. » Il a raison : d'ici je saisirai facilement l'occasion de m'offrir aux regards du Souverain. Son couronnement doit avoir lieu demain. Cette circonstance inattendue, en abrégeant mon voyage, accélérera la délivrance de ma famille; car, je n'en saurais douter, cette grande solennité doit être une source de grâce. Demain l'arrêt fatal sera révoqué ; demain Elisabeth, l'heureuse Elisabeth n'aura plus rien à desirer.

SCENE X.

LE GRAND MARÉCHAL, ELISABETH.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Elisabeth si près du palais!... ô ciel! me trompé-je! non, ce dénuement... sa jeunesse... approchons... (*haut en affectant un air de bonté.*) Mon enfant, vous paraissez étrangère?

ELISABETH.

Il est vrai, Monsieur.

LE GRAND MARÉCHAL.

Que motif vous amène en cette ville? la curiosité, sans doute?

ELISABETH.

Oh! non. J'y viens demander une grâce.

LE GRAND MARÉCHAL.

A qui?

ELISABETH.

A l'Empereur.

LE GRAND MARÉCHAL.

On n'approche pas ainsi de son auguste personne.

ELISABETH.

On m'a dit cependant que les infortunés avaient près de lui un accès facile.

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous ne pourrez le voir, jeune fille... mais le hazard vous a bien servie. Si vous avez quelque placet à lui adresser, je m'en chargerai volontiers.

ELISABETH.

Vous, Monsieur?

LE GRAND MARÉCHAL.

Oui. Vous ne sauriez le remettre en de meilleures mains.

ELISABETH.

Quoi! vous auriez la bonté?...

LE GRAND MARÉCHAL.

Confiez-moi le sujet de vos réclamations; si elles sont légitimes, je me ferai un vrai plaisir de vous être utile.

ELISABETH.

Ah! Monsieur, j'accepte vos offres avec transport. Vous n'auriez jamais obligé personne qui sache mieux apprécier un bienfait, qui en soit plus digne, peut-être.

LE GRAND MARÉCHAL.

Je le crois.

ELISABETH.

Vous pouvez compter sur l'éternelle reconnaissance de la fille du comte Potoski.

LE GRAND MARÉCHAL.

Le comte Potoski, dites-vous? *Il s'éloigne.*)

ÉLISABETH.

Ah! je le vois, ce nom seul détruit l'intérêt que vous daigniez prendre à moi.

LE GRAND MARÉCHAL, *durement.*

On a dû vous dire que le Czar était à tel point irrité contre votre père, qu'il avait défendu à qui que ce fut de prononcer ce nom devant lui.

ÉLISABETH.

Sans doute, il a excepté sa fille?

LE GRAND MARÉCHAL.

Il n'a excepté personne.

ÉLISABETH.

Vous êtes mal instruit, Monsieur. C'est méconnaître le Souverain que de le supposer assez cruel pour vouloir étouffer le plus beau de tous les sentimens dictés par la nature. On a pu l'égarer, sans doute; mais il n'en sera que plus empressé de réparer son erreur. Les rois les plus justes sont ceux qui ont le plus pardonné. La noble confiance qui m'a fait entreprendre, seule, à pied, un voyage long et périlleux, ne sera point trompée. C'est vainement que l'on me repoussera des portes du palais. Dussai-je y mourir, je parviendrai jusqu'au pied du trône!.. Là, Monsieur, je confondrai les calomniateurs! (*Le Grand Maréchal fait un mouvement d'effroi.*) Oui, je ferai retentir au cœur du Czar la voix toute-puissante de la vérité; il ne pourra demeurer insensible aux larmes d'une fille qui se dévoue seule à sa vengeance, et lui demande à genoux la grâce de son père!

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Quelle énergie! Empêchons-la de parvenir jusqu'au Czar! (*Haut.*) Vous m'interessez, mon enfant... dussai-je déplaire à mon Souverain, je brave tout pour vous servir. Sans doute, on vous a remis des papiers... un écrit qui justifie votre père?

ÉLISABETH.

Je m'étais mise en route sans autre soutien que la justice de ma cause. Mais le ciel m'a dirigée vers le persécuteur de ma famille. J'ai rencontré Ivan.

LE GRAND MARÉCHAL.

Ivan!

ÉLISABETH.

Le connaîtriez-vous?

LE GRAND MARÉCHAL.

J'en ai entendu parler quelquefois à la Cour... Eh! bien?

ÉLISABETH.

Pénétré de repentir, il a voulu lui-même attester l'inno-

cence de mon père... car ce n'est point assez pour moi d'obtenir sa grace de la clémence du Czar, je dois, je veux lui rendre l'honneur.

LE GRAND MARÉCHAL.

Et cet écrit, où est-il?

ÉLISABETH.

Le voici. (*Le Grand Maréchal le parcourt en frémissant.*) Vous paraissez ému?

LE GRAND MARÉCHAL.

En effet, il ne peut manquer de produire une vive impression... peut-être serait-il convenable de le mettre d'abord sous les yeux du Czar.

ÉLISABETH.

Vous croyez?

LE GRAND MARÉCHAL.

Oui... il le disposerait en votre faveur, et vous obtiendriez plus aisément une entrevue ou la grâce que vous sollicitez.

ÉLISABETH.

Née dans un désert, je suis tout-à-fait étrangère aux usages du monde. Je n'ai nulle défiance.. En m'offrant vos services, vous n'aviez, je le suppose, aucun motif particulier. Je vous suis inconnue, et vous n'avez point voulu me tromper... Non, cela serait affreux. Je m'abandonne donc à vos sages conseils. Gardez ce papier, Monsieur, et puissent vos instances m'ouvrir les portes du palais!

(*Trois hommes du peuple traversent le fond de droite à gauche, et saluent le Grand Maréchal. Celui-ci sourit en le voyant et paraît concevoir un nouveau plan.*)

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous recevrez ici la réponse.

ÉLISABETH.

Je vous laisse à penser avec quelle impatience j'attendrai votre retour.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Je tiens l'écrit, maintenant il faut la soustraire aux regards de l'Empereur. Je viens de voir quelques-uns de mes affidés, allons les trouver.

(*Il feint d'entrer au Kremlin, et sort du même côté que les trois hommes.*)

SCENE XI.

ÉLISABETH.

Voilà probablement l'hôtellerie dont m'a parlé Michel; en me présentant de sa part, sans doute j'y serai bien accueillie, et je pourrai me reposer jusqu'au moment où cet

homme généreux viendra m'annoncer le résultat de ses démarches. (*Elle va frapper à la porte de l'auberge.*)

SCENE XII.

LE GRAND MARECHAL, ELISABETH, trois Hommes.

(*Le grand Marechal a ramené les trois hommes, il se tient avec eux dans le fond et leur désigne sa victime. Les feux sont à-peu-près éteints, de sorte que l'obscurité qui règne sur la place les favorise, et ajoute encore à l'effroi de cette scène.*)

LE GRAND MARÉCHAL, *à voix basse.*

Empêchez ses cris ; je me charge de la sentinelle.

(*Au moment où Elisabeth va frapper à la porte de l'hôtellerie, un de ces hommes se présente brusquement à elle et l'en empêche ; elle fuit à gauche et en rencontre un second ; le troisième est au fond pour observer ; le Grand Maréchal a soin de se placer de manière à n'être pas vu.*)

ÉLISABETH, *tremblante.*

Que me voulez-vous?

(*Les trois hommes se rapprochent d'elle et lui ordonnent, avec des gestes menaçans, de garder le silence ; elle cherche à les attirer vers la gauche, et saisissant le moment où ils se sont éloignés de l'auberge, elle y court, mais ils l'atteignent sur le seuil de la porte et la maltraitent ; elle se débat, leur échappe, et court embrasser une des bornes qui sont à l'entrée du Kremlin. On l'en arrache et on l'entraîne avec violence vers la droite.*)

ÉLISABETH, *avec une voix déchirante.*

Laissez-moi !.. je veux parler au Czar ! de grâce ! laissez-moi ! (*On cherche à étouffer ses cris.*)

LE GRAND MARÉCHAL, *qui observait en dehors, à droite, rentre.*

(*A part.*) J'aperçois le Czar ! (*bas et vivement aux trois hommes.*) Fuyez.

(*Les hommes se sauvent par la gauche, après avoir poussé Elisabeth avec violence vers un banc de pierre, sur lequel elle va tomber.*)

SCENE XIII.

LE GRAND MARECHAL, LE CZAR.

LE CZAR, *entrant par la droite.*

Qu'entends-je ?

LE GRAND MARÉCHAL, *avec dédain.*

Sire, une femme du peuple qui veut parler à votre Majesté.

LE CZAR.

Qu'importe sa condition, Monsieur! plus elle est humble, et plus je dois abreger la distance en me rapprochant d'elle.

LE GRAND MARÉCHAL, *bas à Élisabeth.*

Songez que vous êtes devant le Czar, et qu'il est irrité contre votre père; ne vous nommez pas avant de l'avoir attendri.

ÉLISABETH, *bas au Grand Maréchal.*

Non.

LE CZAR, *se retourne, aperçoit Élisabeth, et vient à sa rencontre.*

Jeune fille, vous avez invoqué la présence du Czar, je suis l'un de ses principaux officiers; c'est par son ordre que je parcours la ville, afin de recueillir les plaintes qui me sembleront fondées, et de le mettre à même d'y faire droit.

ÉLISABETH.

Ah! Monsieur, que de grâces j'aurai à vous rendre!.. *Le Grand Maréchal, qui se tient en arrière du Czar, a soin d'intimider Élisabeth, et de lui recommander de la prudence, chaque fois qu'elle jette les yeux sur lui, ce qu'elle fait exactement avant de répondre.*) Pardon... je suis si troublée... (*Elle paraît prête à s'évanouir.*)

LE CZAR, *la soutient, la conduit jusqu'à la porte de la forteresse, l'aide à s'asseoir sur une borne, et se tien debout devant elle.*

Remettez vous, mon enfant, remettez-vous. Dites-moi quel motif vous fait desirer de parler au Czar?

ÉLISABETH.

Je viens lui demander justice.

LE CZAR.

Justice! vous l'obtiendrez, n'en doutez pas.

ÉLISABETH.

Peut-être il ne pensera pas comme vous.

LE CZAR.

Je suis à tel point convaincu du désir qu'il a d'être équitable pour tous, que je n'hésiterais point à assurer que demain vous n'aurez plus de vœux à faire, si pourtant c'est avec raison que vous réclamez.

ÉLISABETH.

On le dit bien sévère.

LE CZAR.

Dites inflexible... pour les méchants et les traîtres.
(*Ce mot* inflexible *fait tressaillir Élisabeth, et le Grand Maréchal ne contribue pas à la rassurer.*)

ÉLISABETH.

Mais ne peut-il pas être abusé? Ne peut-on pas commettre des injustices en son nom?

LE CZAR.

Ah! s'il était vrai, vous devriez le plaindre au lieu de le condamner. Moins heureux que le dernier de ses sujets, entouré de courtisans et de flatteurs presque toujours intéressés à le tromper, le Souverain rencontre rarement un ami sincère et courageux qui se fasse un devoir de l'éclairer.

ÉLISABETH.

Et si personne n'a osé le faire?

LE CZAR.

Eh bien! je la remplirai, cette tâche honorable. Dites-moi votre nom, vos malheurs; le prince saura tout. Pour lui peindre votre candeur et ce touchant intérêt que vous inspirez, je laisserai parler mon cœur; vous ne sauriez avoir près de lui un défenseur plus éloquent et mieux pénétré de sa cause.

ÉLISABETH, *à part.*

Sa bonté m'enhardit; je vais tout lui dire.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Je suis perdu!

SCENE XIV.

LE GRAND MARÉCHAL, ELISABETH, LE CZAR, ALTERKAN, KISOLOFF.

KISOLOFF, *ouvrant avec bruit la porte de l'hôtellerie, et parlant très-fort.*

Sortez de chez moi, vous dis-je! je ne loge pas les voleurs de grand chemin.

(*Tout le monde se tourne vers la droite.*)

ALTERKAN.

Mais...

KISOLOFF.

Il n'y a pas de mais qui tienne... Vous avez été reconnu là dedans par deux voyageurs.

ALTERKAN.

Je t'ai payé, ce me semble, et j'ai le droit de rester.

KISOLOFF.

Il est vrai; j'ai reçu votre argent et je le garde... mais ma conscience me défend de vous garder. (*il rentre.*)

ALTERKAN.

Quelle conscience! (*Il voit Elisabeth.*) Eh! te voilà, mon enfant! parbleu, je te rencontre bien à-propos! Tiens, tiens, l'homme à la conscience, voilà une jeune fille que je

connais beaucoup... elle pourra te dire.... (*Il frappe à la porte. Kisloff est rentré ; il le suit dans l'auberge, et disparaît un moment.*) Ecoute-moi donc, l'homme à la conscience!.. écoute moi donc!

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Ce Tartare la connaît! profitons de cette circonstance. (*Haut, à Élisabeth.*) Est-il vrai, jeune fille? connaîtriez-vous ce malfaiteur? (*Il appuie sur ce dernier mot.*)

ÉLISABETH.

Oui, Monsieur ; il m'a rendu les plus grands services.

LE CZAR.

Quoi! vous devriez de la reconnaissance à l'un de ces brigands qui désolent nos provinces?

LE GRAND MARÉCHAL, *bas, et passant près d'Élisabeth.*

Cet aveu vous a perdue dans l'esprit du Czar.

ÉLISABETH, *à part.*

Oh mon dieu! quoi! vous penseriez...

ALTERKAN, *sortant de l'hôtellerie.*

Ce vieux coquin n'entend pas raison.

ÉLISABETH.

Ah! je succombe à l'idée du déshonneur! (*Elle s'évanouit ; Alterkan la soutient et la conduit jusque sur le banc.*)

LE CZAR.

M. le Maréchal, vite, faites donner des secours à cette jeune fille, vous lui demanderez ensuite ce qu'elle desire de moi. (*A demi voix.*) Assurez-vous de cet homme. (*Il rentre au palais.*)

LE GRAND MARÉCHAL, *à Alterkan.*

Je reviens à l'instant.

SCENE XV.

ALTERKAN, ÉLISABETH, MICHEL, NIZA.

MICHEL, *entrant vivement par la droite.*

Eh! mon dieu! la voilà!.. Oui, c'est elle... Que lui est-il donc arrivé?

NIZA.

La fatigue, sans doute....

MICHEL.

Transportons-la chez-toi.

NIZA.

Certainement.

ALTERKAN.

Voulez-vous que je vous aide?

MICHEL.

Merci, mon camarade, merci... Pauvre Élisabeth! elle n'aura pas eu la force d'aller plus loin.

(*Ils emportent Elisabeth dans l'hôtellerie.*)

SCÈNE XVI.

ALTERKAN.

C'est peut-être moi qui suis la cause.. J'en serais fâché, car je l'aime, cette jeune fille. vrai! elle m'intéresse beaucoup. Mais, en attendant, je suis reconnu; on pourrait me faire un mauvais parti... je crois qu'il est prudent de m'éloigner.

SCENE XVII.

LE GRAND MARÉCHAL, ALTERKAN.

LE GRAND MARÉCHAL, *suivi de deux femmes.*

Où donc est-elle? (*à Alterkan.*) Qu'as-tu fait de cette jeune fille?

ALTERKAN.

On vient de la transporter dans l'hôtellerie.

LE GRAND MARÉCHAL *renvoie les femmes.*

C'est bien. (*A Alterkan, qui cherche à disparaître.*) Où vas-tu?

ALTERKAN.

Chercher un autre logement.

LE GRAND MARÉCHAL.

Je me charge de t'en donner un.

ALTERKAN, *à part.*

Haie! haie!

LE GRAND MARÉCHAL.

Est-il vrai, comme l'a dit cet aubergiste, que tu sois...

ALTERKAN.

Un voleur de grand chemin? Non pas précisément.

LE GRAND MARÉCHAL.

Cependant tu as été reconnu...

ALTERKAN.

A la vérité, je lève par fois sur les voyageurs de légères contributions, mais c'est en tout bien tout honneur... Au surplus, nous n'avons pas d'autres moyens d'existence, nous autres Tartares; on le sait.

LE GRAND MARÉCHAL.

Ah! tu es?..

ALTERKAN.

Oui, je suis le chef d'une peuplade errante. J'exerce en grand.

LE GRAND MARÉCHAL.

Qui t'a conduit ici ?

ALTERKAN.

La curiosité.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu pourrais la payer de ta vie, si le Czar, que tu viens de voir...

ALTERKAN.

C'était le Czar ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Oui. Il m'avait ordonné d'abord de te faire arrêter, ainsi que ta complice.

ALTERKAN.

Elle n'est point ma complice. Pauvre jeune fille !

LE GRAND MARÉCHAL, *avec l'air du doute.*

Mais, à ma sollicitation, il vous fera grâce à tous deux si vous quittez cette ville à l'instant même.

ALTERKAN.

Soit.

LE GRAND MARÉCHAL.

Voilà un bon de mille roubles que tu partageras avec ta compagne ; il te sera payé à Kasan, aussitôt que la personne à qui je l'adresse m'aura donné avis de votre arrivée.

ALTERKAN.

A la bonne heure.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu acceptes ?

ALTERKAN.

J'accepte.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu promets...

ALTERKAN.

Je promets.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu partiras...

ALTERKAN.

De suite.

LE GRAND MARÉCHAL.

Avec la jeune fille ?

ALTERKAN.

Avec elle.

LE GRAND MARÉCHAL.

Si l'on vous retrouvait dans une heure...

ALTERKAN.

On ne nous retrouvera pas.

LE GRAND MARÉCHAL.

Prenez.

ALTERKAN.

Merci.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Je vais les consigner aux portes du Palais. S'ils s'y présentaient demain, il serait trop tard; l'Empereur aura repris la route de Pétersbourg. Une fois sortis de cette ville, ils tomberont infailliblement entre les mains de mes émissaires. (*Il rentre au Kremlin.*)

SCENE XVIII.

ALTERKAN, puis MICHEL.

ALTERKAN.

Voilà qui est bisarre. Je ne sais pourquoi je me défie de cet homme-là..... Il a quelque chose de faux..... Après tout, il me paie généreusement, lorsqu'il pouvait me faire un méchant parti, et je ne dois pas m'informer du reste.... J'exécuterai ses ordres.

MICHEL, *sortant de l'auberge.*

C'est donc toi, misérable, qui es cause de l'accident arrivé à Elisabeth ?

ALTERKAN.

Hein? Qu'est-ce que tu me demandes, toi ?

MICHEL.

Sais-tu quel mal lui a fait ta présence?

ALTERKAN.

De quel droit viens-tu m'interroger?

MICHEL.

Du droit le plus sacré, le plus légitime; de celui qu'inspire le malheur.

ALTERKAN.

Et qui t'a dit que je n'y prends pas le même intérêt que toi ?

MICHEL.

Ta conduite, méchant homme. Pour te soustraire à la sévérité des lois, tu as feint de connaître une personne respectable, et que tu n'as jamais vue.

ALTERKAN.

Tu te trompes.

MICHEL.

D'où la connais-tu?

ALTERKAN.

Je lui ai sauvé la vie.

MICHEL.

Toi?

ALTERKAN.

Pourquoi pas? Est-ce que tu n'en ferais pas autant, si tu voyais quelqu'un en danger de la perdre?

MICHEL.

Certes ; et au péril de la mienne.

ALTERKAN.

Ne sois donc pas surpris de ce qu'un autre a fait ce que tu ferais à sa place. Dans un débordement de la Kama, Elisabeth allait périr ; elle n'avait pour abri qu'une planche fragile. Mes gens et moi nous cotoyions le rivage.... Ce spectacle nous frappe. Sauvons la fille de l'exilé ! est le cri qui part en même tems. Nous nous jetons à la nage, et, malgré la rapidité du courant, nous sommes assez heureux pour la conduire à bord. Elle était sans connaissance. Je la fis transporter dans une cabane voisine, et, là, je la confiai aux soins d'une vieille femme, à qui je remis quelques pièces d'or. En revenant à la vie, notre présence aurait pu l'effrayer, lui devenir funeste, et nous nous éloignâmes.

MICHEL.

C'est bien, çà !

ALTERKAN.

Il n'est pas étonnant qu'en la retrouvant ici, j'aie fait éclater ma surprise. Tu vois donc bien que tu as tort de m'accuser, et que j'aurais, à mon tour, le droit de te demander raison de ta brusquerie. Mais je préfère savoir comment se trouve Elisabeth. Quand je serai parfaitement rassuré sur son compte, je me battrai avec toi, si cela peut te faire plaisir ; mais je ne te le conseille pas.

MICHEL.

C'est fini, je ne t'en veux plus.

ALTERKAN.

Pauvre fille ! Il me paraît qu'elle a échoué dans le noble dessein qui l'avait conduite ici, puisqu'on la renvoie.

MICHEL.

Qui la renvoie ?

ALTERKAN.

Le Czar.

MICHEL.

Impossible.

ALTERKAN.

Il était là tout-à-l'heure.... Elle lui a parlé.

MICHEL.

Et il la renvoie ?.... Cela est impossible, te dis-je.

ALTERKAN.

Je dois en savoir quelque chose. C'est moi que l'on charge de la reconduire en Sibérie.

MICHEL.

Encore une fois, c'est impossible.

ALTERKAN.

Entêté ! Je viens de recevoir, à cet effet, un bon de mille roubles.

MICHEL.

Qui te l'a donné ?

ALTERKAN.

Un vieillard qui accompagnait l'Empereur. Tiens, regarde plutôt. (*Il lui montre le bon*).

MICHEL.

La signature du Grand Maréchal ! . . . . Je me rappèle confusément . . . . Le Czar était-il présent alors qu'on t'a donné . . . .

ALTERKAN.

Non.

MICHEL.

Eh bien ! on t'a trompé . . . . Je soupçonne . . . . Attends-moi . . . . Ne quitte pas cette place avant de m'avoir revu.

ALTERKAN.

Où vas-tu ?

MICHEL.

Tu le sauras. Attends-moi là.

ALTERKAN.

C'est dit. (*Michel se présente à la porte de la forteresse.*)

LA SENTINELLE.

On ne passe pas !

MICHEL.

Courrier du Gouvernement !

(*Il montre une médaille ; on le laisse passer.*)

SCENE XIX.

ALTERKAN.

Serais-je pris pour dupe ? et ce Grand Maréchal aurait-il prétendu faire de moi l'instrument de quelque fourberie ? . . . Un moment . . . Je puis bien attaquer un convoi ; c'est mon métier . . . mais tromper cette pauvre fille ! profiter de l'isolement d'un être faible, sans défense, pour m'opposer à sa b[illegible], et servir peut être des desseins criminels ! . . . Non, non, Alterkan, tu es incapable d'une pareille lâcheté . . . Qu'il y prenne garde, le Grand Maréchal ! il pourra bien lui arriver malheur . . . si je le rencontre, je ne lui ferai pas plus de quartier qu'à un Cosaque. Je vais trouver Elisabeth, et lui offrir mes services.

(*Il va frapper à la porte de l'auberge.*)

SCENE XX.

ALTERKAN, ÉLISABETH.

ALTERKAN.

Elisabeth, Élisabeth!... écoutez-moi... (*Élisabeth sort.*) Sans le vouloir, je vous ai fait du mal, et vous devez être justement irritée. Mais ce mal n'est peut-être pas sans remède. Dussai-je attirer sur moi la haine d'un homme tout puissant, dussai-je porter aujourd'hui ma tête sur l'échafaud, je prétends réparer ma faute.

ÉLISABETH.

Hélas! c'est impossible: vous m'avez perdue! Ce n'est pas vous que j'accuse; mais la fatalité... C'en est fait! le Czar retourne demain à Pétersbourg, et je ne retrouverai plus l'occasion de me présenter devant lui.

ALTERKAN.

Vous la retrouverez, c'est moi qui vous l'assure. Je vais faire d'abord toutes les tentatives imaginables pour entrer dans le palais, et vous conduire devant le monarque; si je ne réussis pas, demain nous nous trouverons sur son passage, je m'élancerai au-devant de la voiture, les chevaux me fouleront aux pieds, on s'arrêtera, et vous en profiterez pour demander grâce; du moins ma vie aura servi à quelque chose.

ÉLISABETH.

Homme généreux!

ALTERKAN.

Eh! non, je ne suis pas généreux; je répare le tort que je vous ai fait. Cela n'est peut-être pas très-commun; mais c'est juste. Suivez-moi. (*Il la prend par la main.*)

ÉLISABETH.

Où me conduisez-vous?

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

ALTERKAN, *à la porte du Kremlin.*

Je veux parler au Czar.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

SCÈNE XXI.

ALTERKAN, MICHEL, ÉLISABETH.

MICHEL, *sortant de la forteresse, et tenant à la main un papier qu'il donne à Élisabeth.*

Passez, passez! voilà un permis de la main de l'Empereur.

ALTERKAN.

Tu es un brave!

MICHEL.

Allez, Mademoiselle; la Cour est assemblée.

ÉLISABETH.

Oserai-je paraître ainsi?

MICHEL.

Oui, Mademoiselle. C'est ennoblie par le malheur et parée seulement de votre belle action, que vous devez vous offrir aux regards de la Cour. Certes, malgré votre modeste vêtement, je doute que personne là vous puisse être comparé.

ÉLISABETH, *à Michel, qui s'éloigne.*

Quoi! vous me quittez, Michel? Où allez-vous?

MICHEL.

Remplir encore un ordre du Czar. Je ne tarderai pas à vous revoir.

ÉLISABETH.

O mon père! je puis donc enfin espérer ta délivrance!

(*Alkerkan et Élisabeth entrent dans le Kremlin; Michel sort par la droite.*)

SCENE XXII.

(*Le Téâtre change et représente la salle du trône dans le palais des Czars. Elle offre un aspect magnifique. Tout au tour, sur des gradins demi-circulaires et couverts de riches tapis, sont rangés les Grands de l'Etat, les Seigneurs et Dames de la cour en habits de cérémonie; le Czar, en grand costume, est sur son trône. Il fait signe que l'on introduise Elisabeth.*)

LE GRAND MARÉCHAL, LE CZAR, ÉLISABETH Grands de l'Etat, Seigneurs et Dames de la Cour, Gardes Pages, etc.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Que vois-je? Elisabeth!

ÉLISABETH, *entre par la droite, soutenu par un officier.*

Quel brillant appareil! je n'ose avancer.

L'OFFICIER.

Rassurez-vous.

(*Le Czar descend de son trône, et vient à la rencontre d'Élisabeth.*)

ÉLISABETH, *frappée de saisissement en reconnaissant l'Empereur.*

Ah! Sire! je tombe à vos pieds. (*Elle tombe en effet à genoux devant le Czar, et paraît anéantie.*)

LE CZAR, *la soutenant avec bonté.*

Noble Elisabeth, ma fille bien aimé, revenez à vous, et

jouissez de l'éclatante récompense qu'a mérité votre action sublime ; j'ai voulu que toute ma Cour en fût témoin.

ÉLISABETH, *sans oser lever les yeux.*

O mon souverain maître!

LE CZAR.

Levez les yeux sur moi, vous ne verrez dans les miens que de l'attendrissement et de l'admiration. Elisabeth, je vous attendais.

ÉLISABETH, *revenant doucement, sans se lever et surtout sans regarder le Czar. Ce qu'elle entend lui semble un rêve.*

Vous m'attendiez!

LE CZAR.

Je savais votre départ de Tobolsk, et bien avant votre arrivée ici, le rappel du comte Potoski était signé.

ÉLISABETH, *toujours un peu égarée.*

Signé!

LE CZAR.

Oui; pendant que Michel était allé, par mon ordre, à votre rencontre, un autre courrier expédié vers Saïmka, portait à vos parens la nouvelle de leur délivrance.

ÉLISABETH, *avec inquiétude, à part.*

Je tremble de m'instruire. (*haut*) Les reverrai-je encore?

LE CZAR.

Oui.

ÉLISABETH, *de même.*

Tous deux?

LE CZAR.

Tous deux.

ÉLISABETH, *retombe à genoux, mais pour remercier le ciel.*

Ah! ce seul mot a payé toutes mes souffrances.

LE CZAR.

Stanislas, Phédora, paraissez.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Ils sont ici, et je l'ignorais!

SCENE XXIII ET DERNIERE.

PHEDORA, ELISABETH, POTOSKI, LE CZAR, LE GRAND MARECHAL, Seigneurs, Dames, Gardes, etc.

(*Potoski et Phédora entrent par la gauche.*)

POTOSKI.

Mon Elisabeth!

PHEDORA.

Mon enfant!

ELISABETH.

Ma mère! (*ils tombent dans les bras l'un de l'autre, puis se prosternent ensemble devant le Czar, qui les relève.*)

LE CZAR.

Vous ne me devez rien. Relevez-vous. User de clémence, c'est se rendre heureux soi-même.

ELISABETH.

Sire, ce bonheur va s'augmenter encore quand votre Majesté saura que cet acte de clémence est à-la-fois un acte de justice. Ivan a tracé la justification de mon père

POTOSKI.

Quoi! tu aurais reçu de notre persécuteur?...

PHEDORA.

Chère enfant! ce n'était pas assez d'obtenir notre délivrance; tu as encore voulu sauver l'honneur de ton père!

ELISABETH, *au Grand Maréchal.*

Monsieur, sans doute vous avez remis à sa Majesté l'écrit que je vous ai confié?

LE GRAND MARECHAL.

Sire, j'ai oublié...

LE CZAR.

L'homme qui approche un Souverain ne doit oublier que le mal, Monsieur; il doit saisir avidemment toutes les occasions d'obtenir, pour les autres, justice ou protection. Vous avez trop long-tems abusé de votre funeste influence. Eloignez-vous pour jamais de ma Cour. (*Le Grand Maréchal sort.*) Comte Potoski, je vous dois une réparation éclatante, et je me plais à vous l'adresser devant l'élite de la nation. (*On entend en-dehors des salves d'artillerie.*) Ce bruit annonce l'auguste cérémonie qui va placer sur mon front la couronne des Czars. Puisse mon règne, qui commence sous d'aussi heureux auspices, compter beaucoup de journées semblables à celle-ci! Stanislas, j'ai pu vous rendre vos richesses et toutes ces dignités qui élèvent les hommes, mais il n'est pas en mon pouvoir d'élever Elisabeth; placée au-dessus de son sexe par son action sublime, elle en est devenue tout à-la-fois la gloire et le modèle.



La toile tombe.

FIN.